

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

AMOUR ADULTÈRE ET RÉFLEXION MORALE

CHEZ MARIE DE FRANCE

UN TRIPTYQUE FONDÉ SUR LES LAIS

by

James Jacobson

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

WINNIPEG, MANITOBA

February, 1979

AMOUR ADULTERE ET REFLEXION MORALE
CHEZ MARIE DE FRANCE
UN TRIPTYQUE FONDE SUR LES LAIS

BY

JAMES JACOBSON

A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

©1979

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, of
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish and abstract of this dissertation.

The author reserves other publication rights, and neither the
dissertation nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I - ÉVALUATION MORALE ÉCARTÉE PAR LA PRÉSENCE DU DESTIN	8
CHAPITRE II - MARIE BLÂME LES ADULTÈRES	25
CHAPITRE III - MARIE APPROUVE LES ADULTÈRES	42
CONCLUSION	61
NOTES	64
BIBLIOGRAPHIE	67

INTRODUCTION

Les écrits de Marie de France, Lais,¹ Fables et Espurgatoire S. Patrice, révèlent tous chez cette poétesse une grande connaissance de la religion chrétienne, de l'Église, de ses traditions et de ses préceptes. Bien que les Lais constituent l'oeuvre la moins évidemment centrée sur les questions morales et religieuses, on peut y déceler une référence constante à la religion chrétienne.

Ainsi remarque-t-on la présence d'édifices ecclésiastiques tels que chapelles, couvents, monastères. Ces lieux, destinés au culte chrétien et à la vie religieuse, sont nombreux et leur présence dans les récits divers se prête souvent à de singulières interprétations allégoriques (ex. la chapelle et les vêtements du chevalier dans Bisclavret). Il y a aussi de nombreux personnages dans les Lais qui, par leur profession, sont rattachés à l'Église (prêtre, abbesse, nonne, saint ermite, évêque et d'autres membres du clergé).

Souvent les événements qui se produisent dans les Lais sont associés à des fêtes religieuses et sont indiqués selon tel ou tel repère du calendrier ecclésiastique (ex. A petecuste, Chervefoil, v.41; la paske, Milun, v.384, Chaitivel, v.72; la feste saint Johan, Lanval, v.220; la feste saint Aaron, Yonec, v.476).

On est également frappé de la vaste connaissance de l'auteur de l'histoire sainte. Pour la composition d'un lai

elle s'inspire volontiers de l'apport enrichissant d'un récit biblique (ex. les allusions à l'enfance de Moïse dans Fresne, à l'histoire de David, Urie et Bathsheba dans Equitan, de Samson et Dalila dans Bisclavret, de Joseph et la femme de Potiphar dans Lanval). Dans Eliduc, Marie fait appel à l'histoire de Jonas afin de créer un rebondissement de l'action: lors d'une tempête en mer, un matelot accuse Eliduc d'avoir méprisé Dieu et d'avoir violé la promesse faite à sa femme. Selon lui, Dieu irrité de la désobéissance du mari infidèle, a provoqué la tempête pour le punir.

Cette dimension religieuse des Lais provient sans doute de la formation personnelle de Marie² ainsi que de ses observations et de ses perceptions du milieu aristocratique dont elle faisait elle-même partie.³ Tout ceci sans oublier, bien sûr, ses lectures et les légendes transmises oralement qu'elle transforma ensuite dans une oeuvre bien à elle. Elle nous parle de ces dernières dès le Prologue en ces termes:

Des lais pensai k'oï aveie;
 Ne dutai pas, bien le saveie,
 Ke pur remembrance les firent
 Des aventures k'il oïrent
 Cil ki primes les comencierent
 E ki avant les enveierent.
 Plusurs en ai oï conter,
 Ne[s] voil laisser nē oblïer;
 Rimez en ai e fait ditie,
 Soventes fiez en ai veilliē. (vv. 33-42)

Les Lais révèlent chez l'auteur non seulement une bonne connaissance de la religion chrétienne mais aussi une attitude bienveillante envers l'Église et ses adeptes. Ceci est vrai surtout lorsque ces derniers font preuve de sincérité dans la mise en pratique de leur profession.

A partir donc de cette conscience et de la sympathie apparente que l'auteur affiche vis-à-vis de l'Église, le lecteur attentif est porté à s'interroger sur la croyance personnelle de Marie. Est-elle prête à donner une entière adhésion aux doctrines de l'Église? Jusqu'à quel point ses sentiments et sa croyance s'accordent-ils avec les enseignements et les dogmes énoncés par l'Église?

Or, cette institution se prononçait en matière de foi et de morale. Elle réaffirmait les commandements de l'ancienne loi mosaïque, dont le septième: "Tu ne commettras pas d'adultère." Ce commandement était donc de rigueur pour tous les fidèles. Tous étaient astreints à son obéissance et ceux qui le transgressaient étaient par là même coupables. Puisque l'Église ne tolérait aucune exception dans l'application de cette loi, on pourrait se demander si Marie, avec sa sympathie apparente pour l'Église, n'avait quand même pas une opinion différente dans ce domaine.

En effet, lorsqu'on aborde la lecture des Lais on constate que l'amour adultère y occupe une place considérable. Les nombreuses situations qui traitent de la foi conjugale ou de l'amour extra-conjugal nous offrent une excellente occasion d'examiner et de saisir l'attitude de Marie. Notre analyse tiendra compte des situations diverses racontées dans les Lais ainsi que des interventions directes de l'auteur, c'est-à-dire des opinions personnelles qu'elle énonce. Marie nous invite aussi à "gloser la lettre/ E de lur sen le surplus mettre." Prologue, (vv. 15-16)⁴ soit à découvrir ce qui ne se laisse pas apercevoir au premier coup d'oeil. Pour

nous servir de l'expression de Rabelais, Marie demande qu'on lise attentivement ses Lais afin d'y extraire "la substantifique moelle" qu'ils renferment.

Il faudrait aussi dans cette conjoncture prévenir une objection possible dans l'esprit du lecteur à l'égard des récits divers. En effet, on serait peut-être porté à croire que la sélection et la présentation des faits et des événements sont tout simplement le produit d'un effort pour rendre les détails d'une histoire exactement comme elle les a reçus et que, par conséquent, il ne faudrait pas y chercher des indices de l'attitude personnelle de Marie. N'a-t-elle pas affirmé plusieurs fois qu'elle se borne scrupuleusement aux détails qu'elle a lus ou entendus? Rappelons ici quelques passages à ce sujet:

Issi avient cum dit vus ai.
(Equitan, v. 311)

Le lai del Freisne vus dirai
Sulunc le cunte que jeo sai.
(Le Fresne, vv. 1-2)

L'aventure ke avez oïe
Veraie fu, n'en dutez mie.
(Bisclavret, vv. 315-16)

Issi avint cum dit vus ai;
Li Bretun en firent un lai.
(Les Deus Amants, vv. 243-44)

Tout en restant fidèle aux détails qui lui ont été transmis oralement ou par écrit, Marie s'investit personnellement dans son texte. Elle sait rester fidèle aux détails d'une légende tout en les recréant dans un contexte et dans une atmosphère qui lui sont propres.⁵

Une première lecture des Lais donne parfois l'impression que Marie affiche une grande antipathie envers ceux qui enfreignent le septième commandement et qu'elle applaudit le châtement des coupables. On songe immédiatement à Equitan et à Bisclavret. L'histoire de Eliduc semble aussi mettre en évidence le déplaisir de Marie vis-à-vis d'un manque de foi conjugale.

Pourtant, dans d'autres lais, Marie semble approuver une liaison qui, considérée strictement du point de vue de l'Église, est adultère. Les situations sont diverses: il s'agit quelquefois d'une femme qui est la prisonnière d'un vieux mari jaloux et qui trompe ce vieillard lorsqu'arrive son amant tant espéré (ex. dans Guigemar, Yonec). Il s'agit ailleurs d'un mari plus jeune et apparemment bon (ex. Milun), ou même d'un homme qui n'a pas de rôle ni de présence très significatifs dans le lai, mais dont la femme est liée d'amour avec un autre (ex. le roi Marc dans Chevrefoil). Dans chacun de ces cas, Marie a l'air d'approuver la nouvelle liaison qui s'établit, ou qui était déjà établie avant que les événements du lai se déroulent.

Pour parvenir à une connaissance équilibrée et bien fondée de l'attitude de Marie à ce sujet, il convient d'identifier certaines réalités qui se manifestent dans les Lais. Ces réalités, qui nous paraissent d'une importance capitale, sont au nombre de trois. Chacune mérite, par conséquent, une réflexion sérieuse puisqu'elle peut nous

éclairer sur l'attitude de l'auteur. Les trois éléments peuvent être postulés ainsi: 1) le destin, 2) le blâme, 3) l'approbation.

Pour bien étudier ces trois éléments que nous distinguons dans les Lais, nous désignons dès maintenant un symbole propre à les regrouper et à nous aider à mieux conceptualiser l'attitude "d'ensemble" de Marie. Ce symbole est le triptyque, dont l'aspect visuel convient pertinemment au groupement de ces éléments.

Le triptyque, une représentation artistique, soit une peinture, soit une gravure en bois, se divise en trois parties: un tableau central bordé de chaque côté par un volet complémentaire. Le tout est construit de façon à ce que les panneaux latéraux puissent se rabattre sur le tableau central et il peut servir de tableau d'autel (retable) ou de n'importe quel autre centre d'attention artistique. L'unité et l'équilibre esthétique du triptyque proviennent de la contemplation simultanée des trois panneaux. Ils se répondent et se complètent pour rendre une réalité complète. De même qu'un triptyque médiéval présentait visuellement l'harmonie et l'équilibre d'un événement important de l'histoire sainte, ou d'une doctrine de l'Église, il servira aussi à conjuguer dans l'esprit du lecteur des Lais les éléments de la réflexion morale de Marie de France.

Ce symbole conceptualisateur nous semble convenir particulièrement à cette étude car il est propre à unifier,

sans les déformer, les éléments apparamment discrets de la
pensée de Marie que nous avons déjà postulés.

CHAPITRE I

ÉVALUATION MORALE ÉCARTÉE PAR LA PRÉSENCE DU DESTIN

Le premier des trois éléments qui nous préoccupe et qui par son importance mérite de constituer le panneau central du triptyque, est le destin. Il y a en effet chez Marie une conscience marquée de la présence et de l'influence de cette force dans la vie de ses personnages. Le destin (y compris des notions similaires comme la fortune, le sort, la providence etc.) est très souvent pour elle une force agissante qui semble dépasser la capacité de l'homme d'agir librement. Il contraint l'homme plutôt. Le destin se manifeste souvent dans les Lais d'ailleurs comme une force surnaturelle, douée de personnalité, sans être assimilé nécessairement à la divinité ou à Dieu lui-même. C'est une force qui tantôt empêche l'homme d'agir et tantôt le pousse vers une action tout à fait inattendue.

Nous apprenons tôt dans Guigemar que le jeune chevalier ainsi nommé a été affligé par la Nature d'une carence sérieuse: il est totalement indifférent envers l'amour:

De tant i out mespris nature
Kë une de nul' amur n'out cure (vv. 57-58)

Mais si la Nature l'a privé de cette faculté, c'est le destin qui se manifestera sous une autre forme et poursuivra Guigemar mystérieusement et inéluctablement pour mettre fin à cette indifférence. En effet, une suite de

circonstances extraordinaires est déclenchée. lors d'une partie de chasse. Les événements s'enchaînent et Guigemar se voit poussé vers une expérience et vers un état affectif qu'il aurait plutôt évités. Jusque là il a systématiquement rejeté toute possibilité de se lier à une femme, quelle que fût sa qualité, mais le voilà entraîné dans une suite d'aventures qui débouchent sur une liaison amoureuse et permanente. Guigemar se retrouve enfin en présence d'une femme mariée, de grande beauté et de grand mérite:

Une dame de haut parage,
Franche, curteise, bele e sage. (vv. 211-12)

La chasse à la biche blanche, la flèche qui rebondit dans la cuisse de Guigemar et lui inflige une cruelle blessure, servent à amorcer ce profond changement. Cet incident et ses suites sont, à certains égards, comparables à la légende de Tristan et à la passion qu'il éprouvait pour Iseult après l'absorption du philtre magique. Rappelons le commentaire de Lanson à propos de Tristan et d'Iseult, en le rapportant, cette fois, à Guigemar et sa douce amie: "Plus fort que leurs volontés, plus fort que la religion, l'amour souverain les lie jusqu'à la mort."⁶

Dans le cas de Guigemar, c'en est fait dès lors qu'il reçoit la blessure. Une succession d'événements miraculeux et de contingences hautement improbables soulignent le fait que c'est le destin qui oeuvre ici et qui finit par joindre deux personnes d'un lien affectif qui ne

peut se rompre:

C'est le havre, surgi miraculeusement pour abriter la nef où montera Guigemar blessé (v. 145), dont la splendeur nous fait comprendre qu'elle est merveilleuse et ne peut qu'emporter le héros vers son destin; c'est encore, au v. 216 sqq., la description du donjon où le vieillard jaloux garde sa femme, dont les détails commentent le v. 218: "il ne la gardait mie à gas," et seront utiles pour faire sentir la difficulté des évasions successives de Guigemar et de la dame."

Tandis que Guigemar s'engage dans cette nouvelle liaison avec passion, il est bien évident que le "mal" et la "garison" de Guigemar sont le produit d'une intervention de l'extérieur: le destin. Le héros n'a rien machiné lui-même pour parvenir à cette condition.

Alors que le septième commandement sous-entend que l'homme peut exercer sa volonté et résister avec succès à la tentation de l'adultère, les forces extérieures qui sont à l'oeuvre dans ce lai semblent écarter tout à fait une telle possibilité. Tandis que le septième commandement implique un secours divin pour qui veut résister à la tentation, la force qui agit de l'extérieur dans cette histoire va dans le sens opposé. Elle agit pour que la nouvelle liaison se réalise. L'idée même d'une complicité divine existe car Guigemar, au début de son voyage en mer, se recommande à Dieu, invoquant sa protection et son aide pour ce qui devait lui arriver:

Suffrir li estut l'aventure
 A Deu prie k'en prenge cure,
 K'a sun poeir l'ameint a port
 E sil defende de la mort. (vv. 199-202)

La première rencontre des amants et la "garison" de Guigemar sont suivies par d'autres péripéties qui sont, elles aussi, provoquées par des forces extérieures. Les épisodes finals du lai s'introduisent ainsi:

Mes fortune, ki ne se oblie,
 Sa roe turnè en poi de hure
 L'un met desuz, l'autre desure;
 Issi est de ceux [a]venu
 Kar tost furent aparceü. (vv. 538-542)

Accablé de chagrin et de peine par leur séparation forcée, Guigemar se recommande de nouveau à Dieu, réclamant son aide et préférant la mort plutôt que de ne jamais revoir celle qu'il aime plus que tout au monde:

La dame regretout souvent
 E prie Deu omnipotent
 Qu'il li dunast hastive mort
 E que jamès ne vienge a port,
 S'il ne repeot aver s'amie,
 K'il desirat plus que sa vie. (vv. 623-628)

Cette prière et ces soupirs, comme dans le cas de la femme emprisonnée dans Yonec, sont enfin "exaucés." Marie nous porte à croire ainsi que la divinité regarde ce couple d'un oeil bienveillant et sympathique. Après de longues épreuves les amants sont réunis. Pour l'auteur c'est comme si Dieu ne tenait pas vraiment à appliquer une loi rigide et inflexible, mais qu'Il approuvait plutôt l'amour de Guigemar et son amie vers laquelle la barque féerique l'emmenait.

Par les événements et les péripéties qui se suivent l'auteur veut démontrer que l'irrésistible se défend morale-

ment. A part la sympathie qu'elle éprouve pour un couple fidèle et bien assorti, la puissance du destin suffit à justifier moralement cette liaison. En effet, l'importance que Marie attribue au destin dans Guigemar et dans bien d'autres lais, nous amène à conclure qu'elle n'accepte pas le septième commandement comme valable dans toutes les circonstances.

Yonec, à bien des égards, présente des circonstances semblables à celles de Guigemar; l'intervention du destin y est frappante. Un mari jaloux enferme son épouse dans une tour forte pour l'isoler du monde. Redoublant de précautions, il la fait surveiller par une vieille soeur. Mais dans le fond de sa détresse, la malheureuse donne voix à une plainte--une sorte de prière--qui est "entendue" et suivie d'une intervention merveilleuse. Une nouvelle étape de bonheur s'ouvre maintenant devant elle et Marie, encore une fois, paraît se complaire à l'idée qu'un nouvel amour se réalise, même s'il est illégitime selon la lettre de la loi morale. Une force extérieure qui semble tenir compte de la triste condition d'une femme longtemps abusée, agit maintenant en sa faveur. On se souvient des soupirs de la femme:

"Lasse," fait ele, "mar fui nee;
Mut est dure ma destinee;
En ceste tur sui en prisun,
Ja n'en istrai si par mort nun.

Deu, ki de tut ad poësté,
Il en face ma volenté!" (vv. 67-104)

L'exaucement survient aussitôt. Un vautour qui arrive subitement par la fenêtre se transforme devant elle en chevalier et lui jure une fidélité éternelle, fidélité qui, selon lui, existait même avant cette première rencontre du couple:

Jeo vus ai lungement amē
 E en mun quor mut desirē;
 Unques femme fors vus n'amai
 Ne jamēs autre ne amerai.
 Mesne poeie a vus venir
 Ne fors de mun país eissir,
 Si vus ne me eüssez requis. (vv. 127-133)

Marie semble reconnaître que le destin est une puissance qui dépasse la réalité naturelle pour parvenir à ses fins. Elle croit aux merveilles et aux prodiges. Ceux-ci viennent s'imposer dans la vie des mortels. Les faits quotidiens sont investis d'une capacité virtuelle de merveilleux, et les lois "naturelles" ne peuvent exclure la possibilité d'un miracle. Le terre-à-terre et le banal renferment l'unique. Dans cette perspective, il y a même quelque chose d'artificiel dans la pratique de certains critiques qui répartissent les Lais en catégories selon qu'ils soient "miraculeux" ou "non-miraculeux." Il nous semble que pour tous les lais, l'enchaînement des causes et des effets n'est jamais entièrement restreint à un niveau purement réaliste ou naturel.

Le destin se manifeste ici par l'arrivée du chevalier-vautour et sa métamorphose devant la femme. Marie fait rencontrer ainsi, d'une façon géniale, le monde chrétien

et le merveilleux païen. En effet, la crainte et les doutes que la femme emprisonnée pouvait entretenir sur l'origine bonne ou mauvaise de cette "aventure" sont bientôt dissipés par les affirmations et le comportement du chevalier:

"Dame," fet il, "n'eiez poür!
 Gentil oïsel ad en ostur;
 Si li segrei [vus] sunt oscur,
 Gardez ke seiez a seür,
 Si fetes de mei vostre ami!
 Pur ceo," fet il "vienc jeo [i]ci"
 (vv. 121-126)

Le chevalier continue avec une déclaration de foi en Dieu; de plus, il proclame son adhésion aux doctrines de l'Eglise. Comme preuve de son orthodoxie il communique sous les deux espèces en présence de la femme. Le professeur Bayrav affirme que "Marie essaie dans ces contes romanesques de concilier bizarrement le merveilleux féerique avec le christianisme et de les rendre ainsi plus ou moins vraisemblables. Le chevalier-oiseau, dans Yonec, prend l'hostie pour prouver qu'il est une créature de Dieu et non du Diable."⁸

Avec le chapelain et la vieille soeur retirés du lieu, les amants s'abandonnent enfin à leur amour. C'est Marie qui dit: "Unke si bel cuple ne vi" (v. 192). Voilà son sentiment. Pour elle, c'est l'intervention puissante du destin qui a orchestré les faits. La liaison se justifierait donc moralement et, malgré les difficultés qui ne tarderont pas à s'abattre sur les amants, ils jouissent maintenant d'une félicité inespérée par ce nouveau lien:

Or li duinst Deus lunges joïr!

Pur la grant joie u ele fu,
 Que ot suvent pur veer sun dru,
 Esteit tut sis semblanz changez.
 (vv. 224-227)

De nombreuses références faites par l'auteur des Lais témoignent de sa croyance en Dieu (ex. "Ki Deus ad dune escience. . ." Prologue, v. 1) Mais il est vrai aussi que dans bien des allusions à la divinité et aux interventions surnaturelles, il est plutôt question d'une force moins personnelle et plus abstraite, tels que "la Fortune, la Destinee, li Amurs," etc. Quelle que soit la croyance ou le degré d'adhésion personnelle de Marie en ce qui concerne la divinité, il est bien certain que pour elle il y a une ou plusieurs forces extérieures qui influent sur la condition et sur les actions des hommes. Sans doute Marie partagerait le point de vue énoncé bien plus tard par Shakespeare dans une tirade de son célèbre personnage, Hamlet:

"Sachons que notre imprudence nous sert quelquefois bien, quand nos calculs les plus profonds avortent, et cela doit nous apprendre qu'il est une divinité qui donne la forme à nos destinées, de quelque façon que nous les ébauchions."⁹

Dans Laustic, Marie nous offre l'histoire d'une femme mariée qui aime son voisin, un baron "Bien coneu entre ses pers/ De pruesce, de grant valor" (vv. 18-19). Les deux s'aiment d'un amour prudent et profond (v. 29) et le lai est développé de façon à ce que l'oiseau (le laustic) et son destin tragique deviennent le point de

mire vers lequel convergent les autres éléments de l'histoire:

Seul le destin du rossignol laisse deviner et permet d'extérioriser les sentiments véritables des personnages: la jalousie cruelle du mari, la résignation désespérée de la dame, l'attachement profond du chevalier qui touche presque à la dévotion Son sort nous émeut parce qu'il est l'image fidèle de la tragédie qui se joue dans les coeurs.¹⁰

Comme dans d'autres lais, il plane sur cette liaison l'ombre d'un revers de fortune. Les amants

Mut se covrirent e garderent
Qu'il ne feussent aparceüz
Ne desturbez ne mescreüz. (vv. 30-32)

L'intervention du destin est largement ressentie dans Milun aussi. Dès le début du lai un amour secret et profond se réalise entre Milun et une jeune fille, une "mut curteise dameisele" (v. 24). Mais le héros doit bientôt se priver de la présence de sa douce amie lorsque son père décide de la marier avec un noble du pays. Ceci fait, le noble l'emmène chez lui et l'isole complètement du monde extérieur. Pourtant, avant cette séparation douloureuse, la jeune femme a donné naissance à un fils. Milun enlève l'enfant et le confie secrètement à une parente chez laquelle il va grandir. Le fils, comme dans le lai de Yonec, connaîtra plus tard sa vraie identité et jouera un rôle dans la réunion de ses vrais parents.

L'histoire se poursuit avec Milun "dolent e mut pensis," (v. 154) séparé de son amie. Par un système

de lettres échangées par l'entremise d'un cygne il garde le contact avec son amante. Ceci, à part quelques rares visites, est la seule consolation du couple:

Ensemble viendrent plusurs feiz.
 Nul ne pot estre se destreiz
 Ne si tenuz estreitement
 Que il ne truisse liu sovent. (vv. 287-290)

Une reconnaissance providentielle et soudaine intervient lorsque le père et le fils se retrouvent au tournoi à Mont-Saint-Michel. Le vieux baron meurt juste à temps pour éviter un meurtre et le fils de Milun unit son père et sa mère en mariage. Les tournants de l'histoire, pour tout ce qu'ils peuvent manquer de vraisemblance, sont, comme dans Yonec et dans Fresne, attribuables à l'intervention du destin.

Dans Fresne, la fortune fait tourner en bien une aventure embrouillée et potentiellement funeste. La femme d'un noble médit de sa voisine parce qu'elle donne naissance à des jumeaux. Mais bientôt c'est elle qui, à son tour, met des jumelles au monde. Puisqu'elle craint maintenant la risée de son entourage, elle décide d'abandonner l'une d'elles et de se tirer ainsi d'embaras:

Meuz le voil vers Deu amender
 Que mei hunir e vergunder. (vv. 93-94)

L'enfant, emmaillottée dans une riche couverture brodée, est abandonnée par une servante auprès d'un couvent où elle est recueillie par l'abbesse. Devenue grande, elle est aimée par Gurun, un noble chevalier du pays. Malgré

son amour, Gurun n'ose pas épouser Fresne de peur de déroger à son rang, car elle est une enfant trouvée et les pairs du baron exige qu'il se marie avec une personne de sa condition.

Plus tard, lorsqu'il est poussé par son entourage à se marier, Gurun choisit "coincidentalement" la soeur jumelle de Fresne. Fresne s'y résigne, mais au dernier moment sa vraie identité est révélée quand elle apporte la couverture brodée et la dépose sur le lit nuptial le soir des noces. Ce geste magnanime lui vaut une plus grande félicité qu'elle n'ose espérer, car c'est elle enfin qui est unie en mariage avec le chevalier.

Tout au long de l'histoire les événements et les décisions qui sont prises, semblent être orchestrés par le destin. Les faits "concourent" à un dénouement heureux.

La couverture brodée, si intimement associée à la condition de Fresne, à sa misère et, plus tard, à sa félicité, offre une valeur symbolique bien intéressante à cause de sa source:

En un chief de mut bon chesil
 Envolupent l'enfant gentil
 E desus un paile roë
 Ses sires l'i ot aporte
 De Costentinoble, u il fu;
 Unques si bon n'orent veü. (vv. 121-126)

Ce n'est pas de façon gratuite que Marie parle de l'origine du "paile roe," car elle sait que "Constentinoble" peut évoquer dans l'esprit du lecteur toute l'atmosphère de la

croisade et de la délivrance des lieux saints. Ainsi s'effectue une sorte de rappel de la ferveur religieuse des chrétiens coalisés pour un but commun. La couverture, par conséquent, évoque non seulement l'idée de protection du froid, mais elle embrasse aussi l'idée d'une protection divine. Elle suggère la promesse d'une intervention de la providence pour restituer l'enfant à sa famille et pour la récompenser selon son mérite.

Dans Lanval la légende arthurienne, à substrat mythique et féerique, se prête bien à la composition d'un conte où Marie peut appuyer l'idée du Destin qui s'acharne à poursuivre un homme. Les interventions de "l'extérieur" constituent les péripéties majeures du lai et on les voit réellement comme l'oeuvre d'une intelligence et d'une puissance, plutôt que les vicissitudes du hasard. Deux fois dans le déroulement du lai, le lecteur assiste à une succession de la joie après la peine.

Au début du lai, Lanval "Mut est dolent e mut pensis" (v. 34), car, tout en faisant partie de la cour et de l'entourage du roi Arthur, il ressent l'isolement de l'étranger qui n'est pas tout à fait accepté des autres. Il y a comme une conspiration du silence de la part du roi, des barons et de Lanval lui-même. Comme nous le dit M. Koubichkine, "A l'oubli involontaire du roi s'ajoute le silence voulu des barons. Enfin Lanval lui-même, par son caractère est un agent de son isolement et de son ostracisme puisqu'il refuse de rappeler son existence au roi."¹¹

Sans s'en rendre compte, le chevalier, par sa double attitude de fuite et de renoncement, s'achemine vers un autre monde ou, du moins, vers une autre existence. Dans son isolement et son détachement de l'entourage arthurien, le destin le tourne inconsciemment vers cet autre monde. Il y accède rapidement. Conduit dans la présence de la pucelle "Que tant est pruz e sage e bele" (v. 72), il entend des paroles qui nous rappellent l'intervention similaire du chevalier-oiseau dans Yonec:

"Lanval," fet ele, "beaus amis,
Pur vus vins jeo fors de ma tere
De luinz vus sui venue quere!" (vv. 110-112)

Cette annonce et l'adhésion spontanée de Lanval marquent sa première montée de fortune. Mais tout comme dans le lai de Yonec, cette nouvelle félicité reste précaire car elle est soumise au secret absolu. Désormais, Lanval est écartelé entre le monde où il vit avec les hommes d'Arthur, et l'autre monde qu'il vient de découvrir et dans lequel il tire sa joie et son existence réelles.

Mais il se voit bientôt la victime d'une perfide accusation de la reine. Emporté par une subite indignation contre celle-ci (qui cherche d'ailleurs à faire de lui son amant et ainsi à trahir le roi), Lanval rompt le secret. Il se voit maintenant le sujet d'une accusation en cour de justice. Puis, suite à cette humiliation on assiste soudainement à une dernière intervention de la reine fée pour assurer définitivement la félicité du couple.

Quoique ce lai ne traite pas directement de l'amour adultère, l'auteur dénonce implicitement la perfidie de la reine qui, elle, était prête à trahir le roi Arthur. Encore une foi, nous soulignons la conscience fondamentale du destin chez Marie.

Si d'une part, la démesure entraîne la mort du chevalier dans Les Deus Amanz ("Kar n'ot en lui point de mesure" v. 179), c'est d'autre part le destin qui s'affirme et qui pousse les conséquences à une limite tragique. Pour posséder la princesse qu'il aime tant, le jeune héros doit se plier à une exigence sévère: porter la princesse dans ses bras jusqu'au sommet de la montagne. La condition est ainsi énoncée par le roi:

Une chose seüst de veir:
Sortit esteit e destiné,
Desur le munt fors la cité
Entre ses bras la portereit,
Si que ne se reposereit. (vv. 34-38)

Destin, se servant de la démesure, fait que le jeune homme refuse de boire l'électuaire de "bone vertu." Il arrive au sommet et se meurt aussitôt, excédé de fatigue. La fille du roi meurt de chagrin à côté de lui, et nous assistons ainsi à l'accomplissement tragique d'une sorte de menace déjà envisagée dans d'autres lais. Rapprochons la parole de Tristan: "ne vus sanz me ne mei sanz vus!" (Chevrefoil, v. 78); aussi celle de Milun: "Ne pot sanz lui nul bien avoir" (Milun, v. 275).

Pour conclure la première partie de cette étude,

et par là même, la division centrale du triptyque, nous examinons enfin un aspect du court et avenant lai de Chevrefoil. Malgré sa brièveté (118 vers), ce poème nous offre une dimension nouvelle et supplémentaire de ce concept du destin.

Dans une rencontre singulière des amants, annoncée et rendue possible par un signe avertisseur, Marie nous permet d'embrasser par la pensée tout le poids du passé. Elle nous fait ressentir l'influence du destin dans le cheminement inéluctable d'un amour passionné. Marie nous en fait pressentir aussi l'avenir, et si l'on assiste à la félicité immédiate des amants, on voit aussi la menace implicite dans le signe et les paroles de Tristan: "Ne vus sanz mei ne mei sanz vus" (v. 78).

Dans son étude sur le symbolisme médiéval, le professeur Bayrav nous fait observer que très souvent Marie procède en prenant un objet matériel comme terme central du lai. Le bâton enroulé d'une branche de chèvrefeuille est sans doute l'exemple le plus frappant à cet égard: "Tristan qui conçoit le signal, Iseut qui le déchiffre aussitôt, doivent leur clairvoyance à l'amour dont ils reconnaissent la tyrannie en s'y soumettant."¹²

Bayrav nous dit aussi que

c'est l'intensité de l'amour qui fait deviner à Iseut à première vue, la signification de l'objet aperçu sur son chemin, car cet objet est l'image même de son destin. Tout comme le coudre et le chevrefeuille, ni Tristan ni Iseut ne peuvent vivre l'un sans l'autre. . . .(Le charme du lai) provient précisément de l'équivalence des deux

termes décrits; de l'objet matériel et de l'amour intégral des amants. Aussi ne serait-il pas très exact de dire avec le Professeur Spitzer: "D'abord le coudrier n'est qu'un moyen de communication, un signal, mais à mesure que la poésie progresse, il devient un symbole essentiellement poétique, acquiert une sorte de vie à lui, un mouvement propre à lui, attire le symbole complémentaire du chèvrefeuille et accouplé à celui-ci, en fin de compte, il se gravera dans notre mémoire d'une façon si impérieuse que le reste des détails du conte s'y effacent."¹³

L'importance que prend l'objet matériel n'est pas seulement un procédé artistique qui donne unité et harmonie au lai. Cet objet évoque dans l'esprit du lecteur l'idée même du destin. Il annonce les conditions essentielles à la félicité des amants et en même temps sert d'avertissement pour éviter une fin tragique. L'objet-symbole est un message solennel selon lequel les amants ne doivent jamais trahir la fidélité qu'ils se sont voués l'un à l'autre.

Dans un article sur Marie de France et la légende de Tristan, Grace Frank souligne la signification de cette seule rencontre dans ces mots: "Marie tells us of a single meeting between the lovers and, like any good writer of short stories, she makes this one significant scene embrace the past and foreshadow the future."¹⁴

De cette première lecture des Lais donc, il nous reste une constatation fondamentale: dans la genèse et dans l'évolution d'une liaison amoureuse--qu'elle soit qualifiée d'adultère ou non--le rôle prépondérant du destin s'impose. Ceci est évident non seulement dans les

commentaires directs de l'auteur, mais aussi dans une abondance d'éléments narratifs dont nous avons mis en évidence la plus grande partie.

C'est le destin qui constitue l'élément majeur et déterminant dans la réflexion morale de Marie de France. Pour cela le panneau central du triptyque lui est consacré.

CHAPITRE II

MARIE BLÂME LES ADULTÈRES

Puisque le destin est une force si redoutable agissant sur les sentiments et les actions des hommes, on peut se demander s'il y a lieu de blâmer moralement ceux qui s'engagent dans un amour adultère, quelles que soient les circonstances et quelles qu'en soient les conséquences. Or malgré tout ce qui ressort dans le premier chapitre sur l'attitude de Marie vis-à-vis du destin, il est évident qu'elle blâme certains amants et certains liaisons adultères.

Pour nous faire une idée juste et équilibrée de l'attitude de Marie en ce sens, il faut d'abord examiner les lais où elle dénonce ses personnages et voir quelles en sont les raisons.

Dans Equitan, par exemple, l'attitude de Marie s'avère tout à fait différente à celle que nous avons constatée dans Guigemar. Elle condamne très fortement les personnages principaux. Ils sont, à ses yeux, odieux et indignes et, à la fin du lai, lorsqu'ils sont punis, Marie semble approuver. Dans d'autres lais aussi, elle condamne ouvertement une liaison amoureuse qui entraîne souffrances et douleur pour un innocent. Elle désapprouve l'amour adultère qui implique la trahison d'un partenaire loyal et bon.

Il y a dans Equitan, certes, quelques allusions à l'influence du destin. C'est cette force dans la personne

de l'Amour qui semble avoir "tracassé" le roi Equitan:

Amurs l'ad mis a sa maisnie
 Une s[e]ete ad vers lui traite,
 Que mut grant plaie li ad faite,
 El quor li ad lancie e mise;
 N'i ad mestiersens ne cointise;
 Pur la dame l'ad si suspris,
 Tut en est murnes e pensis. (vv. 54-60)

et plus tard:

"Allas," fet il, "queil destinee
 M'amenat es ceste cuntree?" (vv. 65-66)

Dans d'autres lais Marie, en fonction des circonstances, semble vouloir reconnaître l'influence du destin et elle fait preuve d'indulgence et de tendresse envers les amants. "Mais, dans Equitan, pas la moindre excuse, pas non plus de pitié de la part de l'auteur. Le sénéchal est un bon chevalier, preux et loyal, qui s'aquitte avec dévouement de ses devoirs auprès de son suzerain. Cependant les amoureux n'auront aucune pitié pour lui; non contents de le trahir, ils dressent une machination infernale qui dans leur esprit, doit entraîner sa mort."¹⁵

Quant à la plainte d'Equitan: "queil destinee/
 M'amenat en ceste cuntree?" (vv. 65-66), elle ne se justifie guère car le roi galant a entendu vanter la beauté de la dame et il s'est mis à calculer comment il allait la rencontrer. "Ici nous notons une nouvelle différence avec la plupart des lais. Guigemar et Lanval sont mis brusquement en présence de celles qu'ils aimeront; il y a dans leur sentiment quelque chose de fatal, de non prémédité. Equitan commence par organiser une sorte de siège à distance."¹⁶

Soventefez la salua,
De ses aveirs li enveia;
Sanz veue la coveita,
E cum ainz pot a li parla. (vv. 39-42)

Equitan, en effet, mettout en oeuvre pour rencontrer la dame et pour parvenir à ses fins. Il va chasser dans le pays où elle demeure et se fait héberger également dans le château du sénéchal.

Dès lors, comme le remarque Ernest Hoepffner, sa plainte

Allas, fet il queil destinee
M'amenat en ceste cuntree? (vv. 65-66)

paraît assez mal justifiée. En fait, on a l'impression que deux plans se superposent: celui de la recherche courtoise et celui de la fatalité invincible. Que Guigemar ait le "quer en grant estrif," qu'il soupire "mut anguisusement," lui qui a été entraîné dans une aventure magique et "par amur feru al vif," c'est dans la ligne du récit. Mais pour Equitan, cette attitude de victime correspond mal à ses entreprises de conquête Sa plainte:

Pur ceste dame que ai veue
M'est un anguisse al quor ferue
Que tut le cors me fet trembler.
Jeo quit que mei l'estuet amer. (vv. 67-70)

est peu en rapport avec les vers antérieurs (notamment v. 41 "sans veue la conveita").¹⁷

Pour railler et blâmer le roi, Marie se sert de l'ironie. Le roi est présenté comme un personnage tout à fait disposé à attribuer sa convoitise aux caprices du Destin. Il n'hésite pas à articuler des arguments spécieux au moment où il veut apaiser sa conscience. Mais ses arguments deviennent contradictoires et ridicules. Marie nous peint ici la puissance d'une volonté qui s'inspire de la

concupiscence et qui déforme la raison.

Il y avait, bien entendu, de fortes raisons pour lui de ne pas trahir son sénéchal car celui-ci était un bon et loyal serviteur. Malgré ce dévouement, Equitan s'efforce de justifier ses projets et rien ne doit l'empêcher de posséder la femme du sénéchal. Sa première réflexion porte sur le caractère honteux d'une telle trahison car:

Je quit que mei l'estuet amer;
E si jo l'aim jeo ferai mal:
Ceo est la femme al seneschal.
Garder li dei amur e fei,
Si cum jeo voil k'il face a mei. (vv. 70-74)

Puis, pour se débarrasser d'une mauvaise conscience, il évoque aussitôt la vertu ennoblissante de l'amour:

Mes nepurquant pis iert asez
que pur li seië afolez.
Si bele dame tant mar fust,
S'ele n'amast de drüerie?
Suz ciel n'ad humme, s'ele amast,
Ki durement n'en amendast.
Li seneschal, si l'ot cunter,
Ne l'en deit mie trop peser;
Sul ne la peot il nient tenir:
Certes jeo voil od li partir. (vv. 79-88)

Nous avons appris tôt dans l'histoire qu'Equitan, quoique bien aimé de ses sujets en général, a une grande lacune morale. Son penchant pour les plaisirs sensuels le pousse à se procurer tout ce qu'il veut sans réfléchir aux conséquences que ses actions peuvent entraîner. Marie nous fait comprendre qu'en ceci Equitan serait quand même capable de maîtriser ses appétits. Mais c'est un homme qui

n'accepte ni mesure ni contrainte, et pour cela il encourt le blâme et la réprobation que mérite un homme vicieux.

Nous avons déjà remarqué des parallèles et des contrastes entre certains personnages principaux des Lais. Equitan, comme Guigemar, est un passionné de la chasse. Mais le contraste entre les deux hommes s'annonce ici en ce que Guigemar, dans son premier état affectif est complètement indifférent à l'amour; Equitan est foncièrement disposé vers "deduit" et "druerie" et s'abandonne volontiers aux plaisirs charnels sans songer à leurs conséquences. Marie dit que

Cil met[ent] lur vie en nu[n] cure
 Que d'amur n'unt sen e mesure;
 Tels est la mesure de amer
 Que nul n'i deit reisun garder. (vv. 17-20)

Tandis que le plaisir éprouvé par Guigemar semble être enraciné dans un rapport humain et profond, renforcé par un engagement et une loyauté mutuels, Equitan est motivé par la concupiscence. Pour Guigemar et sa maîtresse l'amour va plus loin que le seul assouvissement des passions charnelles. Un lien est établi et renforcé par une loyauté qui tiendra bon même dans une séparation prolongée. L'amour d'Equitan pour la femme du sénéchal va à l'encontre de la raison. Il s'accompagne de méfiance. Les amants se trouvent sur la pente raide de la démesure et du crime.

Avec l'association assez répandue entre la conquête amoureuse et l'image de la chasse, il est possible que Marie

ait délibérément juxtaposé ces deux passions dans le caractère du roi, lui donnant comme il convenait le nom d'Equitan, lequel suggère étymologiquement l'équitation. Ce jeu sur le nom du roi et ses deux passions persiste tout au long de l'histoire. On se rappelle que la première rencontre intime avec la femme du sénéchal s'associe à une expédition de chasse. Dans les vers qui précèdent le départ du roi pour le pays de son sénéchal, nous apprenons que le roi convoite cette femme avant même de la voir et que son voyage de chasse le conduit directement vers elle. Les allusions au motif de la chasse sont multiples: le roi au début du lai recherche (chasse) le plaisir; durant la chasse il devient lui-même victime de cet amour; à la fin du lai il se livre à une autre chasse, celle-ci dirigée par la femme de sénéchal, une chasse infâme qui vise cette fois-ci la vie du dévoué sénéchal.

Signalons aussi la risible casuistique amoureuse à laquelle le roi se livre lorsqu'il est aux prises avec sa conscience. Ni la logique ni le dévouement de son serviteur le sénéchal ne peuvent lui faire obstacle:

Jeo quit que mei l'estuet amer;
 E si jo l'aim, jeo ferai mal:
 . . . (mais)
 Que devendreit sa curteisie,
 S'ele n'amast de druerie? (vv. 70-81)

On devine ensuite l'ironie de l'auteur dans un échange des amants où ils parlent de loyauté en amour et du blâme mérité par les inconstants en amour. La question se pose: "L'amour d'un roi pour la femme de son vassal,

est-il possible? Non, déclare la dame, car un riche, fort de sa puissance, ne vivrait pas dans cette crainte salutaire qui fait sans cesse trembler pour son amour celui qui aime trop hautement. Un pauvre, loyal, vaut donc mieux en amour qu'un prince ou un roi sans loyauté. L'amour n'a de valeur que dans l'égalité ("Amur n'est pruz se n'est egals." v. 137). Si, répond le roi, car pour un vrai amant, une dame sage, loyale, et de nobles sentiments, fût-elle la plus pauvre au monde, est digne de l'amour sincère même des plus puissants seigneurs. En amour, il n'y a pas de roi qui tienne, il n'y a qu'homme et amie."

Vus seiez dame e jeo servant,
Vus orguilluse e jeo preiant! (vv. 175-6)

L'auteur fait donc sortir de la bouche du roi un éloge des qualités que le roi lui-même foule aux pieds, c'est-à-dire, la fidélité, la loyauté, la constance:

Suz ciel n'ad dame, s'ele est sage,
Curteise e franche de curage,
Pur quei d'amer se tienge chiere,
Que el ne seit mie novelere,
S'el n'eüst fors sul sun mantel,
Que uns riches princes de chastel
Ne se deüst pur li pener
E léalment e bien amer.
Cil ki de amur sunt nov[e]lier
E ki se aturnent de trichier,
Il sunt gabé e deceü;
De plusurs l'avum nus veü. (vv. 155-166)

Le lai se termine enfin sur une note didactique qui renforce l'attitude de reproche que Marie manifeste envers les amants tout au long de l'histoire:

Ki bien vodreit reisun entendre,
 Ici purreit ensample prendre:
 Tel purçace le mal d'autrui
 Dunt le mals [tut] revert sur lui.
 (vv. 307-310)

Et comme Hoepffner nous le dit:

De tous les lais de Marie, celui d'Equitan est le plus cruel pour les amants. Non seulement le châtiement qu'ils subissent est plus sévère que partout ailleurs, mais on sent aussi très distinctement qu'à aucun moment la poétesse n'accorde au couple amoureux cette sympathie si tendre dont elle ne se départ jamais à l'égard des amants. . . .(Elle entend) prononcer une condamnation sévère de cet amour qui n'est motivé par rien que le simple désire sensuel, qui n'a aucune excuse, et qui frappe un vaillant homme, le dévoué serviteur de son maître. Tel est donc l'amour qui entraîne les amants au péché et au crime.¹⁸

Bisclavret aussi relate une histoire d'amour adultère. A mesure qu'on avance dans la lecture du lai on réalise que Marie y affiche une attitude de reproche et d'antipathie pour la femme qui trompe son mari. Ici la trahison va de pair avec une action qui condamne le mari à un sort extrêmement cruel.

Dès le début du lai la femme du chevalier se montre inquiète à cause de la fréquente disparition de son mari. Celui-ci en effet, disparaît à intervalles réguliers sans qu'elle sache ce qu'il devient ne où il va. Elle le prie instamment de lui divulguer son secret et parvient enfin à savoir la vérité:

Suventefeiz li demanda;
 Tant le blandi e losenga
 Que s'aventure li cunta;
 Nule chose ne li cela. (vv. 59-62)

Elle a certes de quoi être consternée devant la terrible nouvelle, mais le lecteur se rend progressivement compte qu'elle a elle-même un caractère sinistre. Comme Dalila, sa contrepartie biblique, elle est pleine de ruse et d'imposture. Elle pousse plus loin ses protestations d'amour et ses supplications pour lui arracher tout son secret: "Tant l'anguissa, tant le suzprist,/ Ne pout el faire, si le dist" (vv. 87-88).

Suite au premier choc qui frappe le lecteur en apprenant que le chevalier se change en loup garou, il ressent une épouvante tout aussi grande devant le comportement perfide de cette femme. En effet, une fois qu'elle a arraché le secret à force de larmes et de serments de fidélité, elle machine une trahison pour "guérir" son mari. Elle exécute son plan sans hésiter alors qu'elle sait déjà les terribles conséquences qu'il entraîne pour son mari. Son raisonnement a quelque chose de désinvolte. Sa fausseté n'a pas de bornes.

Marie désapprouve l'adultère dans ce lai car, comme dans Equitan, lorsqu'il survient, il coute la vie à un homme digne, malgré sa condition de servitude. C'est donc l'adultère accompagné d'une lâche trahison qui attire le blâme de Marie.

Judith Rothschild fait remarquer que la suppression des détails et d'une description de la nature physique en ce qui concerne les personnes, les objets, et les lieux, sert à mettre l'accent plutôt sur le vice et sur le caractère

de la femme et sa conduite immorale. Ce déplacement de la description des lieux et des objets sert à intensifier l'étude de la vie intérieure. Ceci est en contraste avec les passages descriptifs dans Lanval où, en plus d'une description abondante des lieux, Marie éprouve un vrai plaisir personnel dans la liaison entre Lanval et la reine féerique. Lanval, un lai qui gagne l'admiration à cause de la foi et de la loyauté des amants au milieu même des épreuves, s'oppose ainsi à Bisclavret. Mme Rothschild fait ressortir le contraste dans l'attitude de Marie envers les amants qu'elle approuve et envers ceux qu'elle dénonce:

A stylistic detail common to both poems is the phrase "love and body" in combination with the feudal verb otrier, used when the woman bestows her love. In Bisclavret the faithless wife tells the lover, "M'amur e mun cors vus otrei" (v. 115); in Lanval, Marie relates how the fairy maiden accedes to Lanval's request: "Quant la meschine oi parler, / Celui que tant la poet amer, / S'amur e sun cors li otreie" (vv. 131-3). It is very meaningful that Marie limits the meaning of this precise phrase, conjoined with otrier, to just these two lais: to Bisclavret, in which the wife exploits her sexuality as a means to make the lover her accomplice in the spiritual death of her husband, and to Lanval, where . . . there is also great stress upon the physical relationship of Lanval and his "amie," and of sensual pleasures (cf. vv. 215-18: "Mut ot Lanval joie e deduit: / U seit par jur u seit par nuit, / S'amie peot veer sovent, / Tut est a sun comandement").¹⁹

Significatif aussi pour mieux saisir l'attitude de Marie dans Bisclavret, est l'emploi du terme "felunie." Vers la fin de l'histoire, après la féroce attaque du loup, un sage conseiller du roi donne son opinion sur la conduite du loup depuis sa captivité jusqu'au moment où il a manifesté

sa haine d'une façon aussi singulière:

"Sire," fet il, "entent a mei!
 Ceste beste ad este ad vus;
 N'i ad ore celui de nus
 Que ne l'eit veü lungement
 E pres de lui ale sovent;
 Unke mes humme ne tucha
 Ne felunie ne mustra,
 Fors a la dame que ici vei." (vv. 240-247)

Or ce terme "felunie" est, au moyen âge, lourd de signification. Celui qui par sa conduite méritait le qualificatif de "felun" était dépourvu de tout honneur, un traître qui avait enfreint le code d'honneur dont dépendait le mérite de sa personne. Grâce à l'association médiévale entre "traïstre" et "fèlun," Mme Rothschild nous rend concients de la traîtrise de la femme.²⁰ En se rappelant tous ces aspects déjà soulignés, et en tenant compte du fait qu'ils sont révélateurs de l'attitude de Marie, nous regarderons un autre passage de Bisclavret: la rétribution.

Suivant les conseils de son sage conseiller, le roi réussit à comprendre pourquoi la bête déteste tellement la dame qu'il a attaquée. Quand elle est enfin obligée d'avouer tous les détails concernant son mari, les vêtements, etc., elle doit admettre sa traîtrise en même temps, "Comment ele l'aveit trahi/ E sa despoille le toli," (vv. 267-8), ce qui rappelle le jugement de Marie plus tôt: "Issi fu Bisclavret trahiz/ E par sa femme maubailez" (vv. 125-6). La rétribution décernée par le roi, et par le loup, peut être rapprochée de la punition

qui frappe Equitan et la femme du sénéchal, sauf qu'ici elle est plus sévère. L'opprobre ne peut jamais être oubliée car:

Enfanz en ad ases eüz,
 Puis unt esté bien cuneuz
 [E] del semblant e del visage:
 Plusurs [des] femmes del lignage,
 C'est verité, senz nes sut nees
 E si viveient esnasees. (vv. 309-14)²¹

Une troisième fois, à la fin du poème, Marie insiste sur la trahison de la femme, en annonçant son banissement du royaume à tout jamais:

La femme ad del pais ostee
 E chacie de la cuntree.
 Cil s'en alat ensemble od li,
 Pur ki sun seignur ot trahi. (vv. 305-8)

C'est surtout Equitan et Bisclavret qui mettent en évidence le blâme de Marie pour les adultères. Ces deux lais se placent donc au volet du triptyque qui symbolise la censure et le blâme de l'auteur pour les deux épouses infidèles et pour le roi galant (Equitan). Dans les deux lais, l'adultère implique la trahison d'un partenaire loyal et bon, et dans les deux lais il provoque des souffrances morales et physiques. Il frappe l'innocent.

Mais avant de passer au second volet latéral du triptyque, il convient de regarder de près un autre lai où Marie laisse entrevoir une autre facette de sa réflexion morale. Eliduc, le plus long de tous ses lais, reprend la question de la fidélité face à la conscience chrétienne. En effet, dans la personne du protagoniste,

Marie met en évidence les tentations et la lutte qui assaillent l'homme scrupuleux.

D'une part c'est le destin qui s'impose et qui déséquilibre une situation autrement harmonieuse et bonne; d'autre part c'est l'homme chrétien aux prises avec sa conscience, qui reconnaît le devoir moral et qui résiste de son mieux aux tentations qui l'assaillent.

On apprend dès le début du lai que le vaillant Eliduc

Femme ot espuse, noble e sage,
De haute gent, de grant parage.
Ensemble furent lungement,
Mut s'entr'amerent lëaument; (vv. 9-12)

mais l'auteur nous fait savoir déjà dans cet aperçu de l'histoire que cette félicité sera bientôt ébranlée par des contingences imprévisibles et fâcheuses:

Mes puis avient par une guere
Que il alat soudees quere:
Iloc ama une seschine,
Fille ert a rei e a reine.
Guilliadun ot nun la pucele,
El resume nen ot plus bele.
La femme feseit apelee
Guildelüec en sa cuntree.
D'eles deus ad li lai a nun
Guildelüec ha Gualadun. (vv. 13-22)

La séparation initiale des époux est provoquée par des calomnies. Eliduc se voit obligé de quitter son pays pour un temps et de se séparer ainsi de sa femme Guildelüec, mais non pas avant de l'avoir rassurée de sa fidélité. Le départ est douloureux et il se distingue par

sa solennité:

Dis chevalers od sei mena,
E sa femme le cunvea;
Forment demeine grant dolur
Al departir [de] sun seignur;
Mes il l'aseürat de sei
Qu'il li porterat bone fei. (vv.79-84)

Une fois qu'il traverse la Manche, Eliduc se met au service du roi étranger. Il se distingue dans les exploits de guerre et, bientôt on le présente à la fille du roi, Guilliadun, dont la beauté l'étonne. Cette rencontre donne naissance à un trouble croissant chez Eliduc. "Amurs" envoie également "un message" dans le coeur de la jeune princesse. Rentré à son logis, Eliduc "Tut est murnes e trespensez,/ Pur la bele est en esfrei" (vv. 314-15). D'une part il comprend sa bonne fortune, se souvenant de leur entrevue. Il sait qu'elle l'aime car "tant ducement l'apela,/ E de ceo ke ele suspira" (vv. 317-18). Il se juge même malheureux d'être resté si longtemps dans le pays sans l'avoir vue. Mais d'autre part, il se repent de ces pensées lorsqu'il se souvient de sa femme et de la promesse qu'il lui avait faite:

De sa femme li remembra
Et cum il li asseüra
Que bone fei li portereit
E lëaument se cuntendreit. (vv. 323-26)

L'amour s'acharne à pousser Eliduc. Il ne peut renoncer à cette nouvelle promesse de bonheur qui s'offre à lui. Les événements se suivent rapidement et

il transige avec sa conscience au point d'enlever la jeune princesse pour l'emmener chez lui. En traversant la Manche, une tempête se déchaîne et Marie nous fait entendre l'accusation du marin à l'égard du capitaine l'infidèle Eliduc:

"Quei faimes nus?
Sire, ca einz avez od vus
Cele par ki nus perissums.
Jamés a tere ne vendrums!
Femme leale espuse avez
E sur celë autre en menez
Cuntre Deu e cuntre la lei,
Cuntre dreiture e cuntre fei."
(vv. 831-838)

Comme le dit Jacques De Caluwe, "il serait illogique, en verité que l'on jetât pour cette raison la jeune fille à la mer, comme propose le marin:

Lessez la nus geter en mer,
Si poùm sempres ariver. (vv. 839-40)

Le coupable devant Dieu et devant la "lei," ce ne pourrait être qu'Eliduc lui-même."²²

La faute semble être expiée donc aux dépens de la vie de Guilliadun, et Eliduc, accablé de chagrin, veut au moins lui offrir une sépulture digne d'elle. Intervient ensuite l'épisode de la belette dans la chapelle mortuaire et la merveilleuse "résurrection" de Guilliadun. La femme de Eliduc, maintenant au courant de tout, fait preuve d'une étonnante attitude de sacrifice et d'abnégation. Son geste rappelle en effet celui de Fresne car

elle annonce son intention de se retirer du monde, de prendre le voile, et écarter ainsi tout obstacle moral à l'union de Eliduc et Guilliadun.

C'est la réaction de Eliduc devant cette nouvelle qui nous étonne. En effet sa conduite -- toujours en la présence de Guildeluec, pour autant que nous puissions savoir -- manifeste un manque de sensibilité envers celle qui a fait un tel sacrifice:

Quant vive ad troyee s'amie,
 Ducement sa femme mercie.
 Mut par est Eliduc haitiez,
 Unques nul jur ne fu si liez;
 La pucele baise suvent
 E ele lui mut ducement;
 Ensemble funt joie mut grant. (vv. 1113-19)

Quand Guildeluec voit leur attitude, elle demande à son mari la permission de se séparer de lui "Kar" dit-elle "n'est pas bien ne avenant/ De deus espuses meintener,/ Ne la lei nel deit cunsentir" (vv. 1128-30).

M. De Caluwé considère qu'à partir de ce lai il faudrait attribuer à la réflexion morale de Marie un certain élément d'indulgence et de tolérance: "Nous pouvons en tout cas penser que Marie défend une conception de la morale très souple, qui se satisfierait volontiers d'un Dieu plus humain que celui de la "lei."²³

Il faut pourtant reconnaître dans ce lai que Marie n'est pas entièrement disposée à faire abstraction de la morale ou de cette "lei" chrétienne.

Elle fait preuve, certes, de sympathie pour

chacun des protagonistes en épousant, tour à tour, leurs points de vue et en mettant en valeur la grandeur de leurs souffrances et de leurs épreuves. D'ailleurs, à l'encontre de Bisclavret et d'Ecuitan, il n'y a pas dans ce lai de personnage qui soit foncièrement traître, bien qu'Eliduc, aux yeux de M. De Caluwé, est le plus faible des trois protagonistes.²⁴

C'est évidemment par une suite de péripéties extrêmement invraisemblables que Marie obtient cette conclusion idyllique, qui ne fait pas tort à la morale chrétienne:

Mut se pena chescun pur sei
De Deu amer par bone fei
E mut [par] firent bele fin,
La merci Deu, le veir devin. (vv. 1177-80)

Mais au delà de cet aspect quelque peu insolite du lai nous reconnaissons chez elle le désir et la volonté de tourner en bien une aventure qui met en cause la félicité de trois personnes qui veulent, au fond, respecter la morale chrétienne.

Les événements que Marie introduit dans le lai récompensent les luttes intérieures auxquelles Eliduc s'est livré tout au long du conte. La conclusion est donc une condamnation implicite de l'adultère et c'est pourquoi nous rangeons ce lai du côté du triptyque où Marie désapprouve l'adultère.

CHAPITRE III

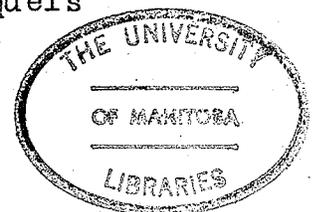
MARIE APPROUVE LES ADULTÈRES

La présence du destin dans les Lais semble renforcer l'idée d'une suppression de la responsabilité morale en ce qui concerne les actions des hommes et des femmes. N'est-il pas vrai que l'homme atteint du "message" d'"Amurs" n'aurait plus aucun libre arbitre, si ce n'est qu'en apparence? De là, Marie pourrait raisonnablement conclure que l'amour adultère, quelles que soient les circonstances qui l'accompagnent, ne peut être condamné catégoriquement.

Pourtant, l'auteur nous sensibilise au fait qu'il existe malgré tout une responsabilité humaine. On peut affirmer ceci parce que malgré les caprices du destin, il y a des personnes qui attirent le blâme et le mépris de l'auteur. Nous avons constaté ce fait dans la deuxième section de cette étude, surtout en ce qui concerne Equitan et Bisclavret.

Nous voulons enfin nous pencher sur le troisième volet du triptyque; il s'agit du volet latéral, lequel constitue une contrepartie de celui qui met en valeur le blâme. Dans ce troisième volet nous distinguons une certaine complaisance, voire une attitude d'approbation de la part de l'auteur à l'égard des amants, même si la liaison est, à proprement parler, un amour adultère.

En examinant de plus près les lais dans lesquels



les amants jouissent de l'approbation de Marie, on est amené à croire que cette complaisance est fondée en bonne partie sur les conséquences bonnes et utiles qui caractérisent l'affaire. D'une part, la nouvelle liaison permet le renversement d'une injustice. D'autre part, elle est la promesse d'une vie nouvelle où, malgré certaines difficultés, une ascendance de loyauté, de ferveur et de responsabilité mutuelle s'affirment chez les amants. Une sorte de dignité dans l'amour existe là où elle manquait auparavant.

Marie se réjouit si la liaison, lorsqu'elle est formée, fait disparaître en même temps l'emprise d'une vieille injustice. Dans Guigemar et dans Yonec, l'arrivée de l'amant annonce la réparation d'un tort qui s'est perpétué pendant longtemps. Une femme séquestrée par un vieux mari jaloux est, grâce à l'arrivée de son amant, libérée de son triste état. Marie applaudit cette nouvelle liaison car celle-ci semble favoriser la délivrance de toute la personne, soit moralement et physiquement.

Nous nous rappelons en effet que l'héroïne dans Yonec, à cause d'une liaison d'amour, est affligée d'un abattement et d'un désespoir profonds. L'arrivée de son amant lui permet un retour à la vie et à la joie. De même dans Guigemar, nous assistons au commencement d'un amour qui seul est capable de donner la vie et l'espoir aux amants. L'amour, aux yeux de Marie, se recommande par ses fruits et par ses bonnes qualités.

Examinons de plus près ces éléments tels qu'ils

se manifestent dans les Lais; ces éléments, Marie les juge heureux et par conséquent ils appartiennent au volet approbatif du triptyque.

Dans Yonec, il est évident que l'arrivée du chevalier-vautour provoque la défaite d'une injustice de longue durée. Marie décrit ici la femme de manière à nous convaincre de son désespoir et de son abattement. Même sans parler de la complicité du destin dans cette aventure, la triste situation de la femme devient en elle-même une raison suffisante aux yeux de Marie pour que la liaison soit bonne et salutaire. Le "vielz gelus, le felun" (nous avons déjà mis en valeur la portée et la signification de ce terme en parlant de Bisclavret), quoiqu'il possède légalement sa femme, ne la mérite aucunement. Il a depuis longtemps perdu son "droit" exclusif, tout au moins telle semble être l'opinion de Marie.

Dans le cas de Guigemar on assiste aussi à la satisfaction de l'auteur devant un tort qui est enfin racheté. A partir de l'arrivée du chevalier, la femme captive est enfin délivrée de l'oppression morale et physique qu'elle connaissait depuis longtemps. Le mari "gelus esteit a demesure" (v. 213). La femme "fu noit e jur gardeee" (v. 224). Les propos de la femme révèlent à quel point elle déplorait sa situation jusque là:

Mun seignur . . .

 Anguissusement est gelus.

Par cele fei ke jeo dei vus,
 Dedenz cest clos m'ad enseree.
 N'i ad fors une sule entree;
 Un viels prestre la porte garde:
 Ceo doins [e] Deus que mal feu l'arde!
 Ici sui nuit e jur enclose;
 Ja nule fiez nen ierc si ose
 Que j'en ise s'il nel comande,
 Si mis sires ne me demande. (vv. 339-352)

Si la part du Destin est prédominante dans ce lai, par contre la responsabilité humaine s'y affirme tout au cours du déroulement de l'action. On voit une acceptation constante de la responsabilité dans la fidélité réciproque des amants malgré des circonstances très difficiles et de longues séparations. En effet, après un an et demi de félicité dans le secret du donjon, ils sont finalement découverts. De nouveau, le destin les met à l'épreuve, mais Marie nous montre leur résolution et la qualité de leur fidélité l'un envers l'autre. Pour l'auteur, il est évident que ceci constitue le mérite de la nouvelle liaison, en contraste avec la servitude et la qualité oppressive de la vie que l'héroïne subissait auparavant. Leur première rencontre est le début d'un amour vrai et durable. Marie approuve fortement parce que ce n'est pas seulement le travail du destin mais la part grandissante d'une initiative humaine pour entretenir la relation, même au milieu de rudes épreuves.

Le ton sérieux qui caractérise l'amour de Guigemar pour sa nouvelle amie se manifeste dès la première rencontre. Sa déclaration d'amour est passionnée et franche.

Ses paroles révèlent le trouble vif qui croît en lui et le gagne tout à fait:

"Dame," fet il, "jeo meorc pur vus;
 Mis quors en est mut anguissus;
 Si [vus] ne me volez guarir,
 Dunc m'estuet [il] en fin murir.
 Jo vus requeor de drüerie;
 Bele, ne me escundiez mie!" (vv. 501-506)

et, lorsque la dame donne sa première réponse, son déchirement redouble, car

Quant ele l'at bien entendu,
 Avenaument ad respundu;
 Tut en riant li dit: "Amis,
 Cest cunseil sereit trop hastis,
 De otrier vus ceste priere:
 Jeo ne sui mie acustumere." (vv. 507-512)

Guigemar brûlant d'une flamme plus grande, redouble maintenant sa prière:

. . . "pur Deu, merci!
 Ne vus ennoit si jol vus di!
 Bele dame, finum cest plait!" (vv. 513-526)

Il est bon aussi de nous rappeler que précédant cet échange pathétique et avant de permettre leur liaison, Marie s'est elle-même prononcée sur l'amour et sur les qualités qui lui confèrent une valeur morale positive. Ses commentaires éclairent son attitude approbatrice dans certains cas spécifiques d'amour adultère. Par une intervention personnelle elle fait savour au lecteur qu'elle n'aime pas ceux qui pervertissent l'amour en débauche et dévergondage:

Amur est plai[e de]denz cors,
 E si ne piert nient defors.
 Ceo est un mal que lunges tient,
 Pur ceo que de nature vient;
 Plusurs le tienent a gabeis,
 Si cume le vilain curteis,
 Ki jolivent par tut le mund,
 Puis se avantent de ceo que funt;
 N'est pas amur, einz est folie
 E mauveisté e lecherie.
 Ki un en peot leal trover,
 Mut le deit servir e amer
 [E] estre a sun comandement. (vv. 483-495)

Cette réflexion personnelle de Marie donnée juste avant l'aveu de Guigemar montre qu'elle sympathise avec une liaison qui se distingue dans ses suites comme "amur leal." Son approbation de certains amours, même adultères, est liée non seulement au redressment d'une injustice, mais à la prise de responsabilité et à la loyauté qui s'affirment chez les amants.

Le noeud et la ceinture symbolisent la fidélité mutuellement engagée et ces deux objets deviennent une sorte de manifestation de la volonté humaine. Ils témoignent d'une initiative qui s'affirme chez Guigemar et son amie. Un déplacement s'opère de sorte que l'accent est mis sur l'initiative et la responsabilité des personnes tandis que le rôle du destin s'affaiblit. Les suites de leur aventure peuvent se poursuivre plus naturellement et sans les mêmes interventions inéluctables du destin.²⁵ Les amants s'aiment loyalement, surtout Guigemar, qui depuis sa "garisun," se montre un homme bien décidé à conserver sa foi pour son amie, quelles que soient les peines qu'il

devrait supporter. Le nouveau Guigemar, emporté vers
son pays

. . . suspire e plure,
La dame regretout sovent
E prie Deu omnipotent
Qu'il li dunast hastive mort
E que jamès ne vienge a port,
S'il ne repeot aver s'amie,
K'il desirat plus que sa vie (vv. 622-628)

et la contrepartie de cette plainte se trouve dans celle
de son amie qui se croît dans une situation désespérée.
Enfermée dans une tour de marbre gris, elle passe deux
ans sans jamais goûter ni joie ni plaisir. Souvent elle
se lamente au sujet de son ami:

"Guigemar, sire, mar vus vi!
Meuz voil hastivement murir
Que lungement cest mal suffrir.
Amis, si jeo puis eschaper,
La u vus fustes mis en mer
Me meierai!" (vv. 668-672)

Paradoxalement, l'auteur éprouve une sympathie
réelle pour cette liaison qui est toutefois condamnable
du point de vue de la loi ecclésiastique et du septième
commandement. A cet amour, dira-t-elle, revient le mérite
d'avoir participé à l'émancipation d'une personne qui
jusqu'alors était cruellement subjuguée. Et puisque
l'adultère est inextricablement lié à l'instauration de
justice, elle juge qu'il ne comporte aucun déshonneur.
Elle dirait même que sans cette liaison, un déshonneur
perpétué depuis longtemps n'aurait jamais été réparé.

L'accent mis sur le rôle du destin au début du lai cède peu à peu devant l'importance croissante de l'initiative et de la responsabilité humaines. Il y a donc un déplacement de l'attention du lecteur vers le deuxième volet latéral du triptyque. Une évaluation morale devient de nouveau possible, et Marie n'hésite pas à approuver la relation et le comportement des amants.

En ce qui concerne le lai d'Yonec, il est évident qu'au début du lai le destin est la force dominante; c'est lui qui effectuera la libération de la femme. Mais une fois que le destin, au moyen de faits miraculeux, crée la liaison, il semble que celle-ci se maintient de plus en plus par la pure volonté des amants. Ils font tout ce qui est possible pour prévenir le danger qui pourrait compromettre leur félicité. De même que dans Guigemar, le pressentiment du danger est là:

Mes tele mesure esgardez
 Que nus ne seiun encumbrez:
 Ceste vielle nus traïra,
 [E] nuit e jur nus gaitera.
 Ele parcevra nostre amur,
 Sil cuntera a sun seignur.
 Si ceo avi[e]nt cum jeo vus di,
 [E] nus serum issi trahi,
 Ne m'en puis mie departir,
 Que mei nen estuce murir. (vv. 201-210)

Pour la suite et le dénouement de l'aventure nous assistons à une série d'aventures insolites à travers lesquelles nous sommes témoins des qualités de constance et de loyauté fortement approuvées par Marie.

Dans Laustic les faits sont à certains égards moins précis que dans Guigemar et dans Yonec. La liaison est déjà établie au début de l'histoire; une liaison menée discrètement et qui, on s'en rend progressivement compte, procure une douce félicité à la femme aussi bien qu'à l'homme:

Sagement e bien s'entr'amerent;
Mut se covrirent e garderent
Qu'il ne feussent aparceüz
Ne desturbez ne mescreüz. (vv. 29-32)

Il est évident aussi que Marie approuve cette liaison car, à part la sympathie qu'elle éveille pour les amants dans l'histoire elle-même, elle fait connaître son opinion personnelle au milieu du lai en ces termes:

Ki amur ad a sun talent,
N'est merveille s'il i entent.
Del chevaler vus dirai veir:
Il i entent a sun poeir,
E la dame de l'autre part
E de parler e de regart. (vv. 63-68)

Il s'agit de voir ici, à l'instar de Yonec et de Guigemar, la présence d'une injustice préalablement infligée à la femme par son mari. Ce fait explique en partie l'approbation de Marie pour la nouvelle liaison d'amour. A mesure que l'histoire se développe, en effet, on se rend compte de la présence d'un mari jaloux qui fait de sa femme l'objet d'une étroite surveillance;

Kar la dame ert estreit gardee,
Quant cil esteit en la cuntree. (vv. 49-50)

Le mari est vexé aussi des longues veilles de sa femme à la fenêtre de leur chambre (elle prétend ne rien faire d'autre que d'écouter le chant du rossignol) et il fait prendre l'oiseau au moyen de lacets posés dans les arbres. Il l'étrangle sauvagement devant la dame, et l'outrage est à son comble lorsqu'il jette le corps de l'oiseau ainsi mutilé sur sa femme, si bien que le corsage de sa robe en est maculé de sang. Sans dire un mot, sans plus d'excuse pour veiller à la fenêtre et, craignant que son amant ne voie en son absence la cessation de son amour, elle enveloppe l'oiseau dans une étoffe de satin et le lui envoie avec un message pour expliquer les événements. L'amant dépose le rossignol dans une chasse, richement ornée, qu'il portera désormais sur sa personne. L'oiseau devient ainsi l'emblème de leur amour étouffé et sans espoir. Il s'impose donc à l'esprit du lecteur que Marie plaint le sort des amants et qu'elle approuve ici un amour qui a évolué selon les mouvements du coeur: "Qui amur ad a sun talent,/ N'est merveille s'il i entent" (vv. 63-64).

En même temps qu'elle montre son approbation à l'égard des amants, Marie se prononce aussi au sujet du mari qui agit avec tant de cruauté. Elle le blâme: "De ceo fist il que trop vileins--" (v. 116).

Le récit de la mort du rossignol et des circonstances qui l'accompagnent révèle l'estime et l'approbation de Marie pour cette liaison. Robert Cottrell, dans une

étude sur ce lai, observe même que:

Physicality, so deliberately and insistently suggested in the first part of the lai, has given way to spirituality. . . . Their love has become enshrined and is now an object of constant devotion and veneration. . . . Through the death and subsequent sanctification of the nightingale, Marie has illustrated the transformation of an urgent physical desire into an enduring spiritual bond.²⁶

D'après Jacques Ribard, il s'agit ici d'une sorte de "défense et illustration de l'amour adultère"²⁷ car l'amour naît d'un libre choix fondé sur les qualités profondes reconnues à l'amant (vv. 17-26), et non du "contrat" conjugal de type féodal. A cet égard l'opposition entre les vers 116 et 148 nous paraît éclairante. Dans le premier vers il est question du mari "De ceo fist il ke trop vileins," puis, dans le vers 148, de l'amant: "Mes ne fu pas vileins ne lenz." Et reprenant le commentaire de Ribard, "on pourrait même découvrir comme en filigrane, dans le Laostic, le lien intime qui semble depuis Tristan, unir l'amour-passion à la mort--l'oiseau se substituant ici aux amants ou, du moins, à l'amour, dont il est la figure."²⁸

Nous avons signalé plus tôt la grande part jouée par le destin dans Chèvrefeuille. Il serait impossible de juger de la moralité de cet amour sous le seul aspect de cet élément car les interventions du destin écartent à elles seules la possibilité d'une initiative humaine. Pour Marie il ne s'agit pas d'approuver ni de condamner

cette liaison sans tenir compte d'autres circonstances.

Or il est évident qu'elle l'approuve. Elle sympathise vivement avec les amants et elle cherche à leur attirer la sympathie des lecteurs. Ce poème, considéré comme un joyau parmi les Lais de Marie, doit son intérêt en partie, à une riche tradition déjà établie. L'histoire en effet tire son origine d'un fonds riche de littérature et de légendes contées par divers poètes du XII^e siècle, notamment par Thomas et Béroul.²⁹

Pour s'en tenir à l'anecdote choisie et développée par Marie, on a l'impression que la reine n'est pas vraiment la victime d'une grande injustice. Le roi Marks, bien qu'il se trouve momentanément sous l'emprise du chagrin et de l'irritation causés par Tristan et l'amour de ce dernier pour la reine, n'est pas le tyran qu'on rencontre dans Guigemar ou dans Yonec.

A part l'accès de colère mentionné aux vers 11-14:

Li reis Marks esteit curuciē
Vers Tristam sun nevuz irié;
De sa tere le cungea
Pur la reine qu'il ama,

le roi semble être un personnage raisonnable et qui laisse une certaine liberté personnelle à la reine. Il agit envers elle en honnête homme.

Si Marie approuve l'arrivée des amants dans Yonec et Guigemar, nous ne nous en étonnons pas car toutes les conséquences de l'amour adultère y entraînent le renversement de la sujétion physique et morale de la femme. La

liaison contribue au rapide rétablissement de la justice et du bonheur. En ce qui concerne Chevrefoil, nous devons chercher ailleurs pour discerner le pourquoi de l'attitude de Marie vis-à-vis des amants.

En nous limitant exclusivement aux détails du lai, il paraît que Marie considère que cet amour est bon et louable tout simplement à cause de sa profonde qualité, c'est-à-dire parce que c'est l'amour parfait. Il s'agit d'une liaison qui, une fois établie, ramène tout sous son influence, un amour physique et spirituel qui se nourrit d'un dévouement réciproque. Il répond à la conception d'un philosophe déterministe qui définira bien plus tard l'amour en ces termes: "Aimer, c'est avoir pour but le bonheur d'un autre, se subordonner à lui, s'employer et se dévouer à son bien."³⁰

Sous cet aspect donc, Chevrefoil se range au volet "approbateur" du triptyque. Les qualités soulignées plus haut ont gagné pour cette liaison l'admiration et l'estime de Marie. Son attitude d'ailleurs se laisse deviner dès le début du lai lorsqu'elle décrit en quelques mots les personnages dont elle veut parler:

Assez me plest e bien le voil
 Del lai que hum nune Chevrefoil
 Que la verité vus en cunt
 [E] pur quei il fu fet e dunt.
 Plusurs le me unt cunté e dit
 E jeo l'ai trové en escrit
 De Tristram e de la reine,
 De lur amur que tant fu fine,
 Dunt il eurent meinte dolur,
 Puis en mururent en un jur. (vv. 1-10)

C'est le destin certes, qui a fait son oeuvre en ce qui concerne ce couple, mais Marie veut souligner aussi la persévérance et la loyauté de Tristan "ki aime mut lealment" et qui "mut est dolenz et trespensez" à cause de sa séparation d'Yseut. Prenant comme toile de fond la solitude, Marie nous présente le déroulement de l'ingénieux projet imaginé par Tristan pour revoir sa bien-aimée. Il obtient un rendez-vous inespéré au moyen du message préparé avec le bâton de coudrier enroulé de chèvrefeuille. La rencontre est douce mais la séparation est pénible; ensemble ils pourront vivre, mais éloignés l'un de l'autre, ils ne peuvent que périr. Cet amour, ainsi symbolisé, est exalté par Marie.

On se rappelle, bien sûr, que cet amour de Tristan et d'Yseult, non moins que celui d'Equitan est, strictement parlant, un amour adultère et, tandis que Marie condamne les amants dans Equitan, elle les approuve dans Chevrefoil. Il existe aussi entre les deux lais un parallèle intéressant qui nous aide à mieux comprendre l'attitude de Marie.

L'amour dans Chevrefoil réunit des qualités très positives, mais en même temps il entraîne bien des souffrances aux amants. Ces souffrances, aux yeux de Marie, sont loin d'être le signe d'une désapprobation ou d'une punition de leur amour. Pour elle, les adversités qui éprouvent les amants, confèrent à leur liaison une beauté et un mérite encore plus grands. Elle y voit un amour exemplaire par ses qualités de loyauté, de permanence et par la profondeur

même du lien; un amour éprouvé mais qui n'est jamais diminué par l'épreuve. Cet amour est si profond, nous dit-elle, que s'ils ne peuvent vivre ensemble, les conséquences n'en seront rien d'autre que la mort:

Ensemble poënt bien durer:
 Mes ki puis les volt desevrer,
 Le codres muert hastivement
 E li chevrefoil ensement.
 "Bele amie, si est de nus:
 Ne vus sanz mei, ne mei sanz vus!"
 (vv. 73-78)

Tout ceci est en contraste avec les scandales qui surviennent coup sur coup dans Equitan. Dans Chevrefoil comme dans Guigemar, il y a un élément de moralité qui rehausse le mérite personnel des protagonistes. A l'encontre de l'amour entre Equitan et la femme de son sénéchal, où la déchéance s'annonce de plus en plus forte, il y a chez Guigemar et Tristan une ascendance de fidélité et d'endurance dans l'épreuve. Marie tend à reconnaître chez Tristan et Iseult une noblesse qui les élève au-dessus du vulgaire. Equitan, lui, sombre dans la vulgarité et le crime. Marie le condamne, affirmant que sa mort est bien méritée, mais Tristan, quoique mis à l'épreuve, gagne l'approbation de l'auteur. Marie applaudit son énergie, son audace, son mépris de la facilité et son ardeur.

Nous servant toujours de l'image du triptyque, nous examinons en dernier lieu Eliduc. Ce long poème qui semble par endroits un peu tiré par les cheveux à cause

de ses nombreuses péripéties et revers de fortune, nous fournit d'importants indices en ce qui concerne l'attitude de Marie sur l'amour conjugal et ses obligations. De tous les lais, Eliduc est certainement celui qui présente l'homme le plus longuement exposé aux tiraillements et aux conflits qui se livrent au cœur d'un homme. Le héros vit écartelé entre l'amour de la princesse d'une part, et les gages de fidélité donnés à sa femme d'autre part. Mais Marie approuve également l'homme dans ce lai car il lutte de son mieux pour respecter la promesse faite à sa femme et la "crestientez."

Nous avons constaté d'ailleurs que par rapport à bien des autres lais, l'élément de fatalité n'y entre que très peu. Contrairement à Guigemar où cette force se fait ressentir à maintes reprises, il n'y en a qu'une seule allusion dans Eliduc, lorsque la princesse Guilliadun est fêlée par "Amurs" :

Amurs i lance sun message,
 Que la somunt de lui amer;
 Palir la fist e suspirer,
 Mes nel volt mettré a reison,
 Qu'il (Eliduc) ne li turt a mesprisun.
 (vv. 304-308)

C'est donc à la lumière des panneaux latéraux du triptyque que nous pouvons discerner l'attitude de Marie dans ce lai. On est porté à croire en effet qu'elle y affiche une certaine indécision quant à l'amour et quant à la question de fidélité conjugale. En dépit des con-

clusions mises en évidence dans la deuxième partie de notre étude, on voit qu'elle sympathise aussi avec cette princesse innocente éprise d'amour. Marie veut nous faire goûter le charme et la puissance de leur amour, et par là même nous les rend sympathiques. Sans prononcer de condamnation contre les amants, elle se borne simplement à nous rappeler les mérites de la femme d'Eliduc et les promesses de fidélité qu'il lui a faites.

Les faits sont exposés par Marie de façon à nous faire ressentir la beauté de la jeune fille et la profondeur du désir qui croît inéluctablement dans le coeur d'Eliduc. Il s'établit chez lui un mouvement d'alternance entre la contrainte de sa conscience et les mouvements de son coeur: des accès de passion suivis des refrènements de la conscience et de la "lei chrestien":

Tut est murnes e trespensez
 Pur la belë est en esfrei,
 La fille sun seignur le rei,
 Que tant ducement l'apela,
 E de ceo ke ele suspira. (vv. 314-318)

Puis, une contre-attaque de repentir;

De sa femme li remembra
 E cum il li asseura
 Que bone fei li portereit
 E læaument se cuntendreit. (vv. 323-326)

Plus tard, alors que l'emprise de ce nouvel amour deviendra de plus en plus forte, Eliduc se sentira bien malheureux;

Kar a sa femme aveit premis,
 Ainz qu'il turnast de sun pais,
 Que il n'amereit si li nun.
 Ore est sis quors en grant prisun.
 Sa lëauté voleit garder;
 Mes ne s'en peot nient oster
 quë il nen eimt la dameisele,
 Guilliadun, que tant fu bele,
 De li veer e de parler
 E de baiser e de acoler;
 Mes ja ne li querra amur
 Ke li [a] turt a deshonor,
 Tant pur sa femme garder fei
 Tant pur ceo qu'il est od le rei.
 En grant peine fu Elidus. (vv. 463-477)

On pourrait, à certains égards, comparer le brave Eliduc à l'héroïne de Mme de Lafayette. Le héros de ce poème, tout comme la princesse de Clèves, se montre capable d'un grand effort pour maîtriser ses passions et ses actes. Le coeur est fortement agité par des passions qu'il ne peut chasser mais sa volonté, soutenue par la foi jurée, restera inébranlable. Certes, sa passion obscurcit par moments son jugement, et même au point où, aveuglé par la colère, il frappe d'un coup mortel le matelot qui trahit son secret devant la princesse. Mais à part cette démesure, il est à noter que chez Eliduc la raison l'emporte sur la passion, évitant ainsi des conséquences bien plus fâcheuses. Il s'abstient de toute action déshonorable susceptible de compromettre la foi jurée à sa femme.

Marie ne condamne pas les amants. On constate d'ailleurs que sa sympathie s'étend à eux deux tout aussi bien qu'à la femme d'Eliduc, cette "espuse, noble e sage,/

De haute gent, de grant parage" (vv. 9-10). C'est bien pour cela que nous envisageons ce lai comme partagé entre les deux volets latéraux du triptyque, les deux aspects de l'attitude de Marie dont nous avons traités.

Pour résoudre le dilemme de façon à épargner à tous le chagrin et le déchirement dont l'une ou l'autre femme souffrirait, Marie rappelle le pouvoir étonnant et miraculeux d'un amour transcendant. Guildelüec manifeste cette sorte d'amour qui renonce à la possession de l'objet aimé au profit d'une autre. C'est un tel amour qui, dans Eliduc ouvre le chemin de la félicité aux amants. Marie, dans ces deux lais, a tout d'abord suscité l'intérêt de son lecteur en faisant appel à un amour des sens. De là elle fait aboutir la narration sur des conclusions morales et spirituelles. A l'encontre des lais comme Equitan, Bisclavret et Chaitivel, elle veut mettre en évidence un amour qui vise le bonheur de l'aimé, un bonheur qui s'inspire et qui dépend du bonheur même de l'autre.

CONCLUSION

Quoique l'amour dans les Lais de Marie est souvent associé au pouvoir du destin, c'est-à-dire à une force indépendante qui gère et contrôle les actions et les sentiments de l'homme, il ne faut pas nous restreindre à cette seule constatation. Marie attache aussi de l'importance à la part de l'initiative et de la responsabilité humaines. Comme ailleurs dans la littérature médiévale (ex. le Roman de la Rose), l'amour est personnifié et doué de forces redoutables, précisément parce qu'il renverse la raison. Il pousse l'homme à réagir d'une façon imprévisible et le fait souffrir. Mais Marie veut reconnaître aussi dans ses Lais la possibilité, sinon le devoir chez ses personnages de se soumettre aux contraintes sociales et religieuses. Ce n'est pas d'ailleurs d'une façon purement abstraite que Marie veut traiter des qualités de l'amour. Elle n'évite pas toujours des pré-occupations religieuses ou morales, car c'est précisément dans le contexte des coutumes et des conventions reçues et reconnues par la société de son temps (y compris l'Eglise) que l'amour peut être évalué.

E.J. Mickel suggère la possibilité d'un parallèle entre les Lais de Marie et Les Echecs Amoureux, poème anonyme du XIV^e siècle. L'auteur de ce dernier considère que l'amour dans le mariage est non seulement possible, mais qu'il donne le plus grand bonheur. Il en est de même chez Marie quoique les deux auteurs traitent aussi dans

leurs oeuvres de l'amour en dehors du mariage sans lui attribuer la moindre désapprobation.³¹ Marie voit le mariage comme une condition favorable sauf lorsqu'il est caractérisé par l'égoïsme et dénué de fidélité. Dans la dernière hypothèse, les punitions qui retombent sur les coupables deviennent une juste rétribution et accusent en même temps le mépris de Marie. Par contre, l'amour loyal, même s'il est contrarié par des épreuves, se revêt d'un caractère de noblesse. L'amour est avilissant quand il a pour objectif l'exploitation de l'autre personne, et nous avons déjà constaté les injustices qu'il entraîne. Marie condamne de tels amours à l'intérieur ou en dehors du mariage.

Nous avons puisé à même une abondance de situations et d'indices susceptibles de nous dévoiler quelle est la perception du monde et de la moralité chez Marie. Il existe, en effet, dans les Lais une quantité impressionnante de matériel allégorique et symbolique qui se laisse résoudre au niveau d'une médiation personnelle (médiation dans le sens du processus que l'auteur envisage elle-même dans le Prologue) selon laquelle l'on passe du terme initial "sen" (sensus), au "surplus" (sententia).

La weltanschauung, pour nous servir d'un mot de notre temps, qui semble sous-tendre ses énoncés personnels, ses évaluations des situations et des personnages, est surtout chrétienne. Jeanne Wathélet-Willem abonde dans ce sens ("Marie est chrétienne"³²) aussi bien que Spitzer,

cité plus haut.

Marie, dans ses Lais ne se propose pas de rendre sa pensée explicite par un exposé bien formulé de la moralité de l'amour dans ou en dehors du mariage. Par contre, sa pensée n'est pas tout-à-fait voilée pour qui veut la découvrir. En cela, nous revenons d'ailleurs à son conseil, énoncé dès les premiers vers du Prologue:

Pur ceus ki a venir esteient
 E ki aprendre les deveient,
 K'i peüssent gloser la lettre
 E de lur sen le surplus mettre.
 (vv. 13-16)

En "poeta philosophus et theologus," en femme de lettres et observatrice de la vie de son siècle, elle se prononce constamment dans ses Lais. Chacun d'eux participe à l'élaboration de cette vue d'ensemble.

L'image du triptyque nous a paru propre à conceptualiser cette vue. Il agence et reflète, sans trop les forcer, les composantes diverses de la réflexion morale de Marie dans ce domaine de l'amour et du mariage. Cette image, par l'unité de sa facture et par le caractère individuel de chaque volet, constitue un véhicule propre à refléter, sans en forcer l'interprétation, la réflexion morale de Marie de France telle qu'elle se manifeste dans les Lais.

NOTES

¹L'édition citée tout au long de cette thèse est celle d'Alfred Ewert, MARIE DE FRANCE, Lais, Oxford: Blackwell, 1944.

²Leo Spitzer qualifie cette première femme poète du Moyen Age de "clerc," de "poeta philosophus et theologus." ("The Prologue to the Lais of Marie de France and Medieval Poetics," Modern Philology, Chicago, 41 (1943-44), p. 102). Dans le même article, il cite Elena Eberwein, Zum Problem der mittelalterlichen Existenz (Cologne, 1932) qui soutient que "the conception of the 'aventure' in the Lais was not so fundamentally secular as had been thought; the atmosphere of the supernatural in love is not unlike that of the supernatural in religion, as found in the hagiographical legends. The 'forma mentis' of Marie is that of an 'anima naturaliter christiana.'" "

³Pour ce qui est de ce milieu, on rappelle l'étude de F. A. Francis, "Marie de France et son temps," Romania, 72 (1951), pp. 78ss. Cette étude situe l'oeuvre de Marie dans l'atmosphère et dans la société anglo-normande de son temps.

⁴Les écoles du XIIe siècle préconisaient une étude à trois niveaux d'un texte. D. W. Robertson explique dans une étude sur l'éducation au moyen âge qu'une vraie explication "comprendait trois sortes d'explications, appelées littera, sensus et sententia. Littera, c'était l'explication grammaticale; sensus, le sens que donne à première vue la littera; et sententia, l'intelligence profonde de la pensée de l'auteur, le contenu doctrinal." Ces termes s'accordent aussi avec une justesse remarquable avec la partie du Prologue en question. Ainsi: Pur ceus ki a venir esteient
E ki aprendre les deveient,
K'i peüssent gloser la lettre (littera)
E de lur sen (sensus) le surplus (sententia)
mettre. (vv. 13-16)

D. W. Robertson, Jr., "Marie de France, Lais, Prologue, 13-16," Modern Language Notes, 64 (1949), pp. 337-8.

⁵Au niveau des éléments narratifs, J. R. Rothschild, dans une thèse de doctorat, fait valoir l'unité artistique dans la totalité des Lais. Elle fait ressortir l'habileté de Marie à offrir une description des choses matérielles qui est riche et dense ou, au contraire, à supprimer ces touches matérielles pour obtenir tel ou tel effet émotif chez son lecteur. Mme Rothschild nous rend attentifs aussi

à la façon géniale de Marie de présenter ses personnages dans un "development through revelation." En effet, des personnages doués de quelques traits conventionnels de caractère, se revêtent soudain dans le récit d'une forme et d'une qualité insoupçonnées au départ. Judith Rice Rothschild, "Narrative Technique in the Lais of Marie de France: Themes and Variations," The Johns Hopkins University, 1968, Dissertation Abstracts, 29 (1968-69) 1519A.

⁶G. Lanson, Histoire de la Littérature Française, 9^e édition (Paris: Hachette, 1906), p. 50.

⁷Jeanne Lods, Les Lais de Marie de France (Paris: Champion, 1959), p. xiii.

⁸Suheyra Bayrav, Symbolisme Médiéval: Bérout, Marie, Chrétien (Paris: Presses Universitaires de France, 1957), p. 65.

⁹W. Shakespeare, Hamlet, trad. François-Victor Hugo (Paris: Garnier-Flammarion, 1964), V, ii.

¹⁰Bayrav, op. cit., p. 69.

¹¹Michèle Koubichkine, "À Propos du Lai de Lanval," Le Moyen Age, 3-4 (1972), p. 472.

¹²Bayrav, op. cit., p. 68.

¹³Ibid., p. 67

¹⁴Grace Frank, "Marie de France and the Tristram Legend," PMLA, 63 (1948), p. 410s.

¹⁵Jeanne Wathélet-Willem, "Equitan dans l'oeuvre de Marie de France," Le Moyen Âge, 69 (1963), p. 326.

¹⁶Ibid., p. 336.

¹⁷Ibid., p. 336.

¹⁸E. Hoepffner, "Le Lai d'Equitan de Marie de France," A Miscellany of Studies in Romance Languages and Literature presented to L.E. Kastner, (Strasbourg: 1933), p. 301.

¹⁹J.R. Rothschild, "A Rapprochement Between Bisclavret and Lanval," Speculum, 48 (1973), p. 80s.

²⁰Ibid., p. 84..

²¹Parmi les punitions pour l'adultère énumérées par Stith Thompson, Motif-Index of Folk Literature, vol.5, (1957), est le retranchement du nez et le bannissement.

²²Jacques De Caluwé, "La Conception de l'amour dans le lai d'Eliduc de Marie de France," Le Moyen Âge, 77 (1971), p. 68.

²³Ibid., p. 71.

²⁴Ibid., p. 77.

²⁵Exception faite de l'évasion inopinée de la femme après deux ans d'emprisonnement et de sa traversée "merveilleusement" guidée sur la mer.

²⁶Robert D. Cottrell, "Le Lai du Laustic: From Physicality to Spirituality," Philological Quarterly, 47 (1968), p. 504.

²⁷Jacques Ribard, "Le lai du Laostic: structure et signification," Le Moyen Âge, 76 (1970), p. 271.

²⁸Ibid., p. 271s.

²⁹Cette légende célèbre est devenue le symbole même de l'amour fatal et impossible. Elle a inspiré de nombreuses oeuvres: Dante, dans son Enfer, cite Tristan et Iseut condamnés avec les lascifs et les impurs. Wagner en a tiré un célèbre drame lyrique (1865) et, de nos jours, J. Cocteau a transposé cette histoire dans le film l'Eternel retour (1943).

³⁰Hippolyte Taine, Philosophie de l'art, 2 tomes, (Paris: Hachette, 1948), V, 3, 2.

³¹E.J. Mickel, "A Reconsideration of the Lais of Marie de France," Speculum, 46 (1971), p.42.

³²J. Wathélet-Willem, "Le Mystère chez Marie de France," Revue belge de philologie et d'histoire, 39 (1961), p. 678.

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS COMPLÈTES ET PARTIELLES DES LAIS

- de Roquefort, B. Poésies de Marie de France, Poète anglo-normand du XIII^e siècle, ou recueil de lais, fables et autres productions de cette femme célèbre. 2 vol. Paris: 1819-25.
- Warnke, Karl. Die Lais de Marie de France, (Bibliotheca Normannica III). Halle: 1885.
- _____. Die Lais der Marie de France, (Bibliotheca Normannica III). Halle: 1900.
- _____. Die Lais der Marie de France, (Bibliotheca Normannica III). Halle: 1925.
- Hoepffner, Ernest. Marie de France, Les Lais. En deux fascicules, Bibliotheca Romanica. 274-5, 277-8. Strasbourg: 1921.
- Ewert, Alfred. Marie de France, Lais. Oxford: Basil Blackwell, 1944.
- Battaglia, Salvatore. Maria di Francia, Lais, testo versione, e introduzione. Napoli: 1948.
- Lods, Jeanne. Les Lais de Marie de France. Les Classiques français du moyen âge, 87. Paris: Champion, 1959.
- Rychner, Jean. Les Lais de Marie de France. Les Classiques français du moyen âge, 93. Paris: Champion, 1966.
- Warnke, Karl. Vier Lais der Marie de France. Edition de quatre lais (Bisclavret, Chevrefoil, Lanval, Laustic) et le Prologue. Sammlung romanischer Übungstexte, 2. Halle: 1925.
- Harris, Julian. Marie de France: The Lays Gugemar, Lanval and a fragment of Yonec. New York: Institute of French Studies, 1930).
- Pauphilet, Albert. Poètes et romanciers du moyen âge. Texte établi et annoté pour Guigemar, Lanval, Chevrefeuille, Laostic. Bibliothèque de la Pléiade, pp. 297-345. Paris: 1952.

von Richthofen, Erich. Vier altfranzösische Lais der Marie de France (Chievrefeuil, Austic, Bisclavret, Guingamor). Sammlung fomanischer Übungstexte, 39. Tübingen: 1954.

Erling, Ludwig. Li lais de Lanval, altfranzösisches Gedicht de Marie de France, nebst Th. Chestre's Launfal. Kempten: 1883.

Rychner, Jean. Le Lai de Lanval. Genève: Librairie Droz, 1958.

Levi, Ezio. Maria de Francia, Eliduc. Bibliotheca Sansoniana. Firenze: 1924.

TRADUCTIONS ET ADAPTATIONS DES LAIS

Keyser, R., et Unger, C.R. Strengleikar eda Liodobok. Edition de la traduction norroise du XIIIe siècle. Christiana: 1850.

Hertz, W. Marie de France, poetische Erzählungen nach altbretonischen Liebes-Sagen übersetzt. Stuttgart: 1862.

_____. Spielmannsbuch. Trois éditions, 1886, 1900, 1905. Adaptation allemande de Lanval, Yonec, Les Deux Amants, Frêne et Eliduc, accompagnée de notes concernant les légendes mises en oeuvre par Marie. Stuttgart-Berlin: 1905.

Weston, J.L. Four Lais of Marie de France. London: 1900.

Rickert, E. Marie de France: Seven of her Lays done into English. London: 1901.

Lebesgue, P. Six Lais d'amour de Marie de France. Paris: 1913.

Tuffrau, P. Les Lais de Marie de France transposés en français moderne. Paris: 1923.

Koulakowski, S. Trois lais de Marie de France traduits en russe. St. Petersburg-Leipzig: 1923.

Cohen, G. "A modernized version of the 'Lai de Deus Amanz.'" Mercure de France 265 (1936): 61-8.

Williams, Harry F. Les Lais de Marie de France. Englewood Cliffs: Prentice, 1970.

Jonin, Pierre. Les Lais de Marie de France, Paris: Champion, 1972.

ÉTUDES (L'ORDRE EST CHRONOLOGIQUE)

- Paris, Gaston. "Lais inédits." Romania, 8 (1879), 33-39.
- _____. "Le mari aux deux femmes." Revue bleue, 14 (1887) 651s., réimprimé dans La poésie au moyen âge, 2e série. Paris: 1895, 109-30.
- Schiott, E. L'amour et les amoureux dans les lais de Marie de France. Lund: 1889.
- Bedier, Joseph. "Les Lais de Marie de France." Revue des deux mondes, 107 (1891), 835-63.
- Nutt, A. "The lay of Eliduc and the marchen of Little Snow White." Folk-lore, 3 (1892), 26-48.
- Schofield, W.H. "The Lay of Guingamor." Harvard Studies and Notes, 5 (1896), 221-43.
- Lot, F. "La patrie des lais bretons," Romania, 28 (1899), 1-48.
- Schofield, W.H. "The lays of Graelent and Lanval, and the story of Wayland." PMLA, 15 (1900), 121-80.
- Basset, R. "La légende du mari aux deux femmes." Revue des traditions populaires, 16 (1901), 614-16.
- Foulet, L. "English words in the Lais of Marie de France." Modern Language Notes, 20 (1905), 108-10.
- _____. "Marie de France et les lais bretons." Zeitschrift für romanische Philologie, 19 (1905) 19-56, 293-322.
- Johnston, O.M. "Sources of the Lay of the Two Lovers." PMLA, 20 (1905), 322s.
- _____. "Sources of the Lay of the Two Lovers." Modern Language Notes, 21 (1906) 34-39.
- _____. "The Story of the Blue-Bird and the lay of Yonec." Studi Medievali, 2 (1906), 1-10.
- Prettyman, C.W. "Peter von Staufenberg and Marie de France." Modern Language Notes, 21 (1906), 205-8.
- Durdan, A.L. Le lai des Deux Amants, légende neustrienne de Marie de France, commentaire et adaptation. Macon: 1907.
- Blondheim, D.S. "A note of the sources of Marie de France." Modern Language Notes, 23 (1908), 201s.

- Foulet, L. "Marie de France et la légende de Tristan." Zeitschrift für romanische Philologie, 32 (1908), 161-83, 257ss.
- _____. "Thomas and Marie in their relation to the Conteurs." Modern Language Notes, 23 (1908), 205-8.
- Schoepperle, G. "Chevrefoil." Romania, 38 (1909), 196-218.
- Fox, J.C. "Marie de France." English Historical Review, 25 (1910), 303-6.
- _____. "Mary, abbess of Shaftesbury." English Historical Review, 26 (1911), 317-26.
- Cross, T.P. "The Celtic Origin of the lay of Yonec." Studies in Philology, 11 (1913), 26-60.
- _____. "The Celtic Elements in the lays of Lanval and Graelent." Modern Philology, 12 (1914-15), 585-644.
- Ogle, M.B. "Some theories of Irish literary influence: the lay of Yonec." Romanic Review, 10 (1919), 123-48.
- Salverda de Grave, J.J. "Marie de France et Énéas." Neophilologus, 10 (1925), 56-58.
- Hoepffner, E. "La tradition manuscrite des Lais de Marie de France." Neophilologus, 12 (1927), 1-10, 85-96.
- Wilmotte, M. "Marie de France et Chrétien de Troyes." Romania, 52 (1926) 353-5.
- Loth, J. "Le lai du Bisclavret, le sens de ce nom et son importance." Revue celtique, 44 (1927), 489-97.
- Damon, S.F. "Marie de France, Psychologist of Courtly Love." PMLA, 44 (1929), 968-96.
- Hoepffner, E. "La géographie et l'histoire dans les Lais de Marie de France." Romania, 56 (1930), 1-32.
- _____. "Les Lais de Marie de France dans Galeran de Bretagne et Guillaume de Dole." Romania, 56 (1930), 212-35.
- Schurr, F. "Komposition und Symbolik in den Lais der Marie de France." Zeitschrift für romanische Philologie, 50 (1930), 556-82.
- Spitzer, L. "Marie de France, Dichterin von Problem-Märchen." Zeitschrift für romanische Philologie, 50 (1930), 29-67.

- Hoepffner, E. "Marie de France et les lais anonymes." Studi Medievali, 4 (1931).
- Holmes, U.T. "O.F. Yonec." Modern Philology, 29 (1931-32), 225-9.
- _____. "New Thoughts of Marie de France." Studies in Philology, 19 (1932), 1-10.
- Hoepffner, E. "Marie de France et l'Énéas." Studi Medievali, 5 (1932), 272-308.
- _____. "Pour la chronologie des Lais de Marie de France." Romania, 59 (1933), 351-70.
- _____. "Pour la chronologie des Lais de Marie de France." Romania, 60 (1934), 36-66.
- _____. "Thomas d'Angleterre et Marie de France." Studi Medievali, 7 (1934), 8-23.
- Abercombie, N.J. "A note on a passage in Guigemar." Modern Language Review, 30 (1935), 353.
- Hoepffner, E. Les Lais de Marie de France. Paris: Boivin & Cie, 1935.
- _____. Mélanges de littérature, d'histoire et de philologie offerts à Paul Laumonier. Les deux lais du Chevrefeuille. Paris: 1935, pp. 41-49.
- Wilmotte, M. "Problèmes de chronologie littéraire." Moyen Âge, 50 (1940), 99-114.
- Holmes, U.T. "A Welsh motif in Marie's Guigemar." Studies in Philology, 39 (1942), 11-14.
- Spitzer, L. "The Prologue to the Lais and mediaeval poetics." Modern Philology, Chicago: 41 (1943-44), 96-102.
- Frank, G. "Marie de France and the Tristram legend." PMLA, 63 (1948) 405-11.
- Spitzer, L. "La lettre sur la baguette de coudrier dans le lai du Chievrefueil." Romania, 69 (1948), 80-90.
- Stockoe, W.C. "The sources of Sir Launfal, Lanval and Graelent." PMLA, 63 (1948), 392-404.
- Holmes, U.T. "Further on Marie de France." Symposium, 3 (1949), 335-9.

- Robertson jr., D.W. "Marie de France, Lais, Prologue 13-15." Modern Language Notes, 64 (1949), 336-8.
- Brereton, G.E. "A 13th century list of French lays and other narrative poems." Modern Language Review, 45 (1950), 40-45.
- Hatcher, A.G. "Le Lai du Chievrefueil 61-78, 107-113." Romania, 71 (1950), 330-44.
- Hofer, S. "Zur Beurteilung der Lais der Marie de France." Zeitschrift für romanische Philologie, 66 (1950), 409ss.
- Woods, W.S. "Femininity in the Lais of Marie de France." Studies in Philology, 67 (1950), 1-19.
- Francis, E.A. "Marie de France et son temps." Romania, 72 (1951), 78-99.
- Foulon, Ch. "Marie de France et la Bretagne." Annales de Bretagne, 60 (1952), 243-58.
- Hofer, S. "Der Tristanroman und der Lai de Chievrefueil der Marie de France." Zeitschrift für romanische Philologie, 69 (1953), 129-131.
- Jodogne, O. "L'interprétation des textes médiévaux." Lettres romanes, 7 (1953), 369-70).
- Robertson jr., D.W. "Love conventions in Marie's Equitan." Romanic Review, 44 (1953), 241-45.
- Bayrav, Suheyla. Symbolisme Médiéval: Bérout, Marie, Chrétien. Paris: Presses Universitaires de France, 1957.
- West, G.D. "L'oeuvre Salemon." Modern Language Review, 49 (1954), 176-82.
- de Riquer, M. "La 'aventure el 'lai' y el 'conte' en Maria di Francia." Filologia Romanza, 2 (1955), 1-19.
- Pezard, A. Compte rendu du précédent article dans Romania, 77 (1956), 397.
- Schober, R. Kompositionsfragen in den Lais der Marie de France. Berlin: 1955.
- Lods, J. "Sur quelques vers de Guigemar (vv.145-150)." Romania, 77 (1956), 494-96.
- Bromwich, R. "A Note on the Breton Lays." Medium Aevum, 27 (1957), 36-38.

- Frappier, J. "Contribution au débat sur le lai du Chevre-feuille." Annales Universitatis Saravienses. (Saarbrücken), 6 (1957), 215-24.
- Bliss, A.J. "The hero's name in the Middle English versions of Lanval." Medium Aevum, 28 (1958), 80-85.
- Maillard, J. "Le lai et la note du Chevrefeuille." Musica disciplina, 13 (1959), 3-13.
- Segre, C. "Per l'edizione critica dei Lai di Maria di Francia." Cultura neolatina, 19 (1959), 215-37.
- Durand-Monti, P. "Encore le bâton du Chievrefoil." Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne, 12 (1960), 117-18.
- Hanoset, M. "Les origines de la matière de Bretagne, 2: La légende arthurienne. Chrétien de Troyes et Marie de France." Marche Romane, 10 (1960), 67-77.
- Illingworth, R.N. A Study of the Lais of Marie de France and Celtic analogues. thèse d'Oxford, 1959-60.
- Kamber, G. "A case of symbolic syntax in the Chievrefueil." Romance Notes, 1 (1959-60), 151-54.
- Adler, A. "Hofische Dialektik im Lai du Freisne." Germanisch-romanische Monatsschrift, 42 (1961), 44-51.
- Donovan, M.J. "Priscian and the obscurity of the ancients." Speculum, 36 (1961), 439-474.
- Flum, P.N. "Additional notes on Marie de France." Romance Notes, 3,1 (1961) 53-56.
- Illingworth, R.N. "Celtic tradition and the lai of Yonec." Etudes celtiques, 9 (1961), 501-20.
- Wathelet-Willem, J. "Le mystère chez Marie de France." Revue belge de philologie et d'histoire, 39 (1961), 661-86.
- Bar, F. "Sur le texte des Lais de Marie de France." Moyen Âge, 68 (1962), 153-7.
- Illingworth, R. N. "Celtic tradition and the lai of Guigemar." Medium Aevum, 31 (1962), 176-187.
- Lutz, G. Le vocabulaire psychologique et affectif dans les Lais de Marie de France. Mémoire présenté au Centre de philologie romane de Strasbourg en 1962.

- Wathelet-Willem, J. "Equitan dans l'oeuvre de Marie de France." Moyen Âge, 69 (1963), 325-345.
- _____. "Le personnage de Guenievre chez Marie de France." Marche Romane, 13 (1963), 119-131.
- Frey, J.A. "Linguistic and psychological couplings in the Lays of Marie de France." Studies in Philology, 61 (1964), 3-18.
- Wind, B.H. "L'idéologie courtoise dans les Lais de Marie de France." Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale offerts à Maurice Delbouille, t.2, pp. 741-8, Gembloux: 1964.
- Francis, E.A. "A Comment of Chevrefoil." Mélanges Vinaver, Manchester, 1965, pp. 136-45.
- Cargo, Robert T. "Marie de France's Le Laustic and Ovid's Metamorphoses." Comparative Literature, 18 (1966), 3-24.
- Ferguson, Mary H. "Folklore in the Lais of Marie de France." The Romanic Review, 57 (1966), 3-24.
- Illingworth, R.N. "La Chronologie des Lais de Marie de France." Romania, 87 (1966), 433-475.
- Nagel, Rolf. "A propos de Fresne vv. 261-72." Cahiers de Civilisation Médiévale, 10 (1967), 455-6.
- Renzi, Lorenzo. "Recenti studi sui Lais narrativi e su Marie de France." Note de Lett. Franc. Med., I (1967), 117-126.
- Rosso, Joseph. Le vocabulaire des lais de Marie de France et son aspect social. thèse dactylographiée, Aix-en-Provence: 1967.
- Baum, Richard. Recherches sur les oeuvres attribuées à Marie de France. Heidelberg: 1968.
- Brookes, B.S. "A stylistic analysis of the Lais of Marie de France." Dissertation Abstracts, 28 (1967-68), 1388A-1389A.
- Cottrell, R. "Le Lai du Laustic: from physicality to spirituality." Philological Quarterly, 47 (1968) 499-505.
- Frappier, J. "Une édition nouvelle des Lais de Marie de France." Romance Philology, 22 (1968-69), 600-613.

- Bullock-Davies, C. "Lanval and Avalon." Bulletin of the Board of Celtic Studies, 23 (1969), 128-142.
- Delbouille, M. "Le nom et le personnage d'Équitan." Le Moyen Âge, 69 (1963), 315-23.
- Hirsch, J. "Providential concern in the Lay Le Freine." Notes and Queries, 16 (1969), 85-6.
- Rothschild, J.R. "Narrative technique in the Lais of Marie de France: Themes and variations." Dissertation Abstracts, 29 (1968-69), 1519A.
- Cagnon, Maurice. "Chevrefueil and the Ogamic tradition." Romania, 91 (1970), 238-55.
- Feugere, Fernand. "La volière de Marie de France." Défense de la langue française, 54 (1970), 9-11.
- Lozachmeur, Jean-Claude. L'imparfait de l'indicatif dans les Lais de Marie de France. Thèse de 3e cycle, dactylographiée, Littérature française, Rennes, 1970.
- Ribard, Jacques. "Le lai du Laostic, Structure et signification." Le Moyen Âge, 76 (1970), 263-74.
- De Caluwe, Jacques. "La conception de l'amour dans le lai d'Eliduc de Marie de France." Le Moyen Âge, 77 (1971), 53-77.
- Chitwood jr. G.C. "Love and guilt. A study of suffering in selected medieval works (Marie de France, Chretien de Troyes)." Dissertation Abstracts, 31 (1970-71), 3497A-3498A.
- Marchiori, M. "Note sul Lanval e la retorica medioevale." Giornale italiano di filologia, 23,ii (1971), 186-93.
- Mickel jr. E.J. "A reconsideration of the Lais of Marie de France." Speculum, 46 (1971), 39-65.
- O'Sharkey, Eithne M. "The identity of the fairy mistress in Marie de France's Lai de Lanval." Trivium, 6 (1971), 17-25.
- Woods, W.S. "Marie de France's Laustic." Romance Notes, 12 (1970-71), 203-7.
- Bambeck, Manfred. "Die Wieselepisode im Eliduc der Marie de France." Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 123 Jhrg. (1972) Band 208, pp. 334-349.

- Bullock-Davies, Constance. "The Love-Messenger in Milun." Nottingham Mediaeval Studies, 16 (1972), 20-27.
- Green, R.B. "The growth of love. A study of reality and symbolism in the Lays of Marie de France." Dissertation Abstracts, 32 (1971-72), 3250A.
- Knapton, Antoinette. "Mythe et psychologie chez Marie de France." Dissertation Abstracts, 32 (1971-72), 2646A.
- Koubichkine, Michèle. "À Propos du Lai de Lanval." Le Moyen Âge, 3-4 (1972), 467-488.
- Maraud, Andre. "Le Lai de Lanval et la Chastelaine de Vergi: la structure narrative." Romania 93 (1972), 433-59.
- Martineau-Genieys, Christine. "Du Chievrefoil encore et toujours." Le Moyen Âge, 78 (1972), 91-114.
- Rothschild, Judith Rice. "A Rapprochement Between Bisclavret And Lanval." Speculum, 48 (1973), 78-88.